

LES SOLDATS DE LA CROIX.

Episodes les plus intéressants
et les plus mémorables
DE LA PREMIÈRE CROISADE

EXTRAIT

DE *l'Histoire des Croisades* DE MICHAUD,
de l'Académie française.



LILLE

(Nord)

LIBRAIRIE SAINT-CHARLES.

GRAMMONT

(Belgique)

ŒUVRE DE SAINT-CHARLES.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



Les Soldats de la Croix.

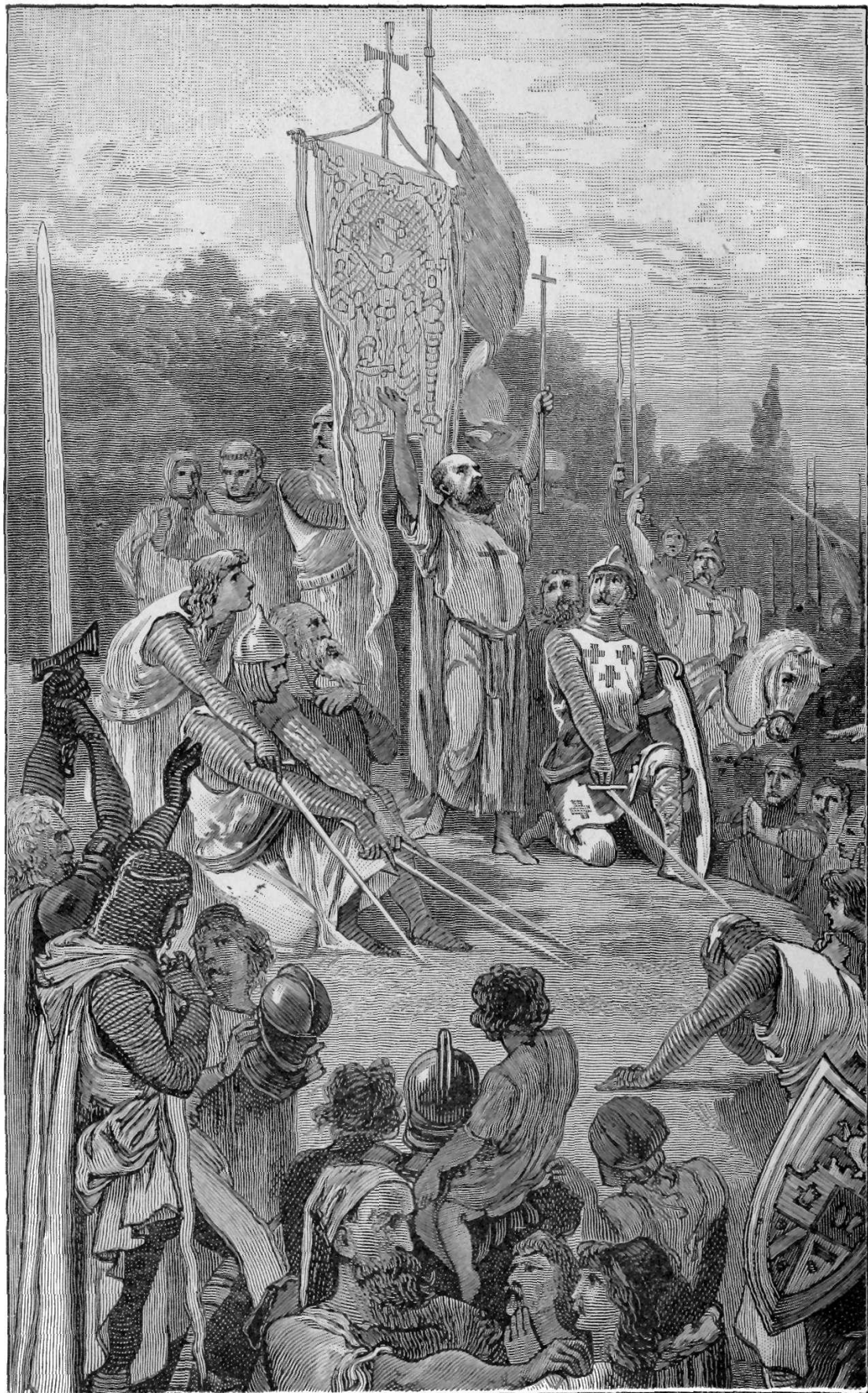


Choix de biographies anecdotiques.



- Vie de Saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople.**
Vie de la Vénérable Louise de France, fille de Louis XV.
Vie de La Mennais, par J.-B. DE SAINT-AVIT.
Vie de Lacordaire, d'après les documents de l'époque.
Vie de Don Bosco, fondateur de l'Oratoire de Turin.
Vie de Saint Vincent de Paul, d'après les archives de St-Lazare.
Vie de Mgr de Beauregard, évêque d'Orléans.
Vie de Mgr Postel, par le cardinal FOULON.
Vie de Chateaubriand, par GOMBERT DE LA GARDE.
Vie de Julie de Chateaubriand, sa sœur.
Vie du B. Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, par un de ses fils spirituels
Vie de Montalembert, et Extraits de ses Œuvres.
Vie du V. Cottolengo, par Mgr POSTEL.
Vie d'Eugène Boré, supérieur général des Lazaristes.
Vie de Bellot, lieutenant de vaisseau.
Vie de Rubens : la légende et l'histoire.
Vie de Charlet, peintre et dessinateur.
Vie de Mgr de Ségur, d'après ses lettres, etc.
Vie du P. Alexis Clerc, par le R. P. DANIEL.
Vie de N. S. P. le Pape Pie X, par A. JEUNESSE.
Vie d'Edouard Benoist, ancien zouave pontifical.
Vie du général Ambert, par J. DE LA FAYE.
Vie de Phillibert Simon, missionnaire, par l'Abbé BRIAND.
Vie de Mathieu de Gruchy, confesseur de la foi.
Vie de Vincent Ferrer, trappiste.
Vie de la reine Hortense, d'après les memorialistes.
Vie de la reine Marie-Amélie, par TROGNON.
Vie de Marie-Louise, duchesse de Parme.
Vie de la sœur Marthe, par une de ses compatriotes.
Vie de Pauline-Marie Jaricot, par J. MAURIN.

Etc., Etc. — **Demander le Catalogue.**



Pierre l'Ermite prenait le ciel à témoin de la vérité de ses récits (P. 15).





PRÉFACE.



L'HISTOIRE n'offre aucun spectacle plus imposant ni plus instructif pour la jeunesse que celui des Croisades. On peut dire qu'elles ont été une des plus grandioses inspirations du christianisme puisqu'elles avaient pour but de refouler la barbarie, de venir au secours des chrétiens opprimés par la tyrannie musulmane, de reconquérir enfin le tombeau de Jésus-Christ, si longtemps livré aux profanations des infidèles. Jamais guerre ou conquête n'eut assurément un principe plus louable, et c'est une gloire sans égale pour la religion d'avoir pu soutenir pendant deux siècles le courage de tous les peuples chrétiens pour le succès d'une entreprise qui offrait tant de difficultés et exigeait des sacrifices héroïques.

Les Croisades n'eurent pas le résultat immédiat qu'on en espérait ; elles ne purent sauver la Palestine : des causes nombreuses, que nous ne pouvons étudier ici, entravèrent constamment l'action de ces incomparables guerriers qui versaient leur sang pour Jésus-Christ et firent échouer leurs généreux projets. Mais on n'est pas moins obligé de reconnaître que l'Occident retira des Croisades les plus précieux avantages. Elles influèrent considérablement sur les progrès de la civilisation ; elles délivrèrent l'Europe du fléau des guerres privées en occupant au dehors l'activité de la noblesse, elles favorisèrent l'établissement des communes ; elles contribuèrent à la suppression d'une foule d'abus introduits par le système féodal dans l'exercice de la

justice. Les Croisades donnèrent naissance à la chevalerie qui mit la force et la valeur guerrière au service du pauvre et de l'orphelin. Elles ouvrirent un nouvel horizon à la navigation, à l'industrie et au commerce; elles imprimèrent un puissant essor à la géographie, à l'histoire et en général aux sciences et aux lettres.

Enfin, les Croisades préservèrent l'Europe de l'invasion des Turcs, qui aurait eu infailliblement les plus redoutables conséquences, et elles offrirent au monde entier d'admirables exemples de foi, de généreux dévouement, de patience chrétienne et de bravoure militaire.

Au lieu de mettre sous les yeux de nos jeunes lecteurs un résumé sec et aride des événements si variés et des glorieux faits d'armes dont l'histoire des Croisades est remplie, nous avons préféré nous en tenir à une seule, la première, qui est de beaucoup la plus importante, et, dans son histoire, nous nous sommes borné à quelques épisodes plus marquants afin de pouvoir en raconter les moindres détails. La narration présentera ainsi bien plus d'intérêt, et la jeunesse trouvera dans ce recueil tout l'attrait d'une lecture attachante, en même temps qu'un sérieux profit au double point de vue de l'édification et de l'instruction.





Les Soldats de la Croix.

I. — Portrait de Pierre l'Ermite. — Sa prodigieuse influence sur les peuples. — Départ des premiers croisés.¹



El lamentable état des chrétiens de la Terre Sainte était depuis longtemps l'objet des plus vives préoccupations pour les souverains Pontifes : ils brûlaient du désir de reprendre aux infidèles le Tombeau de Jésus-Christ ; cette gloire cependant devait appartenir

à un simple pèlerin qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et

(1) Les épisodes contenus dans ce recueil sont empruntés à la grande *Histoire des Croisades* de Michaud ; mais comme nous nous sommes exclusivement attaché aux faits les plus remarquables et les plus intéressants, il nous arrive assez souvent de faire précéder le texte de cet auteur d'un court préambule, ou de nous permettre des remaniments et des suppressions. Nous avons aussi rectifié plusieurs appréciations erronées du grand historien.

de sa foi. Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite une origine obscure ; d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie ; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur assez grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, le célibat, le mariage, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les solitaires. Le jeûne, la prière, la méditation, ouvrirent à ses facultés intellectuelles des horizons nouveaux. Il entretint avec le ciel un commerce de tous les instants, et Dieu le choisit pour devenir l'instrument de ses desseins de miséricorde sur les chrétiens de la Terre Sainte. Pierre avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile ; lorsqu'il parlait, ses convictions animaient son geste et ses paroles et se communiquaient à ses auditeurs ; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à l'entraînement de son exemple. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

Le bruit des pèlerinages en Orient fit sortir Pierre de sa retraite ; il suivit dans la Palestine la foule des chrétiens qui allaient visiter les saints lieux. A l'aspect de Jérusalem, il fut plus ému que tous les autres pèlerins ; les sentiments de la plus tendre compassion pénétrèrent son âme. Dans cette ville, qui conservait partout les marques de la miséricorde et de la colère de Dieu, tout enflamma sa charité,

excita sa dévotion et son zèle, le remplit tour à tour de respect, de terreur et d'indignation. Après avoir suivi ses frères sur le Calvaire et au tombeau de Jésus-Christ, il se rendit auprès du patriarche de Jérusalem. Les cheveux blancs de Siméon, sa figure vénérable, et surtout la persécution qu'il avait éprouvée, lui méritèrent toute la confiance de Pierre : ils pleurèrent ensemble sur les maux des chrétiens. L'ermite, le cœur ulcéré, le visage baigné de larmes, demanda s'il n'était point de terme, point de remède à tant de calamités. « O le plus fidèle des chrétiens, lui dit le patriarche, ne voyez-vous pas que nos iniquités nous ont fermé l'accès de la miséricorde du Seigneur ? L'Asie est au pouvoir des musulmans ; tout l'Orient est tombé dans la servitude ; aucune puissance de la terre ne peut nous secourir. » A ces paroles, Pierre interrompit Siméon, et lui fit entendre que les guerriers d'Occident pourraient être un jour les libérateurs de Jérusalem. « Oui, sans doute, répliqua le patriarche ; quand nos afflictions seront au comble, quand Dieu sera touché de nos misères, il amollira le cœur des princes de l'Occident, et les enverra au secours de la ville sainte. » A ces mots, Pierre et Siméon ouvrirent leur âme à l'espérance, et s'embrassèrent en versant des larmes de joie. Le patriarche résolut d'implorer par ses lettres le secours du pape et des princes de l'Europe. L'ermite jura d'être l'interprète des chrétiens d'Orient, et d'armer l'Occident pour leur délivrance.

Après cet entretien, l'enthousiasme de Pierre n'eut plus de bornes ; aussi bien, il sentait que le ciel lui-même l'avait chargé de venger sa cause. Un jour qu'il était prosterné devant le Saint-Sépulcre, il entendit la voix de Jésus-Christ

qui lui disait : « Pierre, lève-toi ; cours annoncer les tribulations de mon peuple ; il est temps que mes serviteurs soient secourus et les saints lieux délivrés. » Plein de l'esprit de ces paroles, qui retentissaient sans cesse à son oreille, chargé des lettres du patriarche, il quitte la Palestine, traverse les mers, débarque sur les côtes d'Italie, et va se jeter aux pieds du pape. La chaire de saint Pierre était alors occupée par Urbain II, qui avait été le disciple et le confident de Grégoire et de Victor. Urbain embrassa avec ardeur un projet dont ses prédécesseurs avaient eu la première pensée ; il reçut Pierre comme un prophète, applaudit à son dessein, et le chargea d'annoncer la prochaine délivrance de Jérusalem.

L'ermite Pierre traversa l'Italie, passa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, embrasant tous les cœurs du zèle dont il était dévoré. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtements était un spectacle pour le peuple ; l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait le faisaient révéler comme un saint.

Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la pitié des autres ; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie d'apostrophes véhémentes qui entraînaient la multitude. Il rappelait la profanation des saints lieux et le sang des chrétiens versé par torrents dans

les rues de Jérusalem ; il invoquait tour à tour le ciel, les saints, les anges, qu'il prenait à témoin de la vérité de ses récits ; il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche du Calvaire, au mont des Oliviers ; il faisait retentir les airs de sanglots et de gémissements. Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre les malheurs des fidèles, il montrait aux assistants le crucifix qu'il portait avec lui ; tantôt il se frappait la poitrine, tantôt il versait un torrent de larmes.

Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu ; on s'estimait heureux de toucher ses vêtements : le poil arraché à la mule qu'il montait était conservé comme un pieux souvenir. A sa voix, les différends s'apaisaient dans les familles, les pauvres étaient secourus, la débauche rougissait de ses excès ; on ne parlait que de ses vertus ; on racontait ses austérités et ses miracles ; on répétait ses discours à ceux qui ne les avaient point entendus et qui n'avaient pu s'édifier par sa présence.

Souvent il rencontrait dans ses courses des chrétiens d'Orient, bannis de leur patrie et parcourant l'Europe en demandant l'aumône. L'ermite Pierre les présentait au peuple comme des témoignages vivants de la barbarie des infidèles ; en montrant les lambeaux dont ils étaient couverts, le saint orateur s'élevait avec violence contre leurs oppresseurs et leurs bourreaux. A ce spectacle, les fidèles éprouvaient tour à tour les plus vives émotions de la pitié et les fureurs de la vengeance ; tous déploraient dans leur cœur les malheurs et la honte de Jérusalem. Le peuple élevait la voix vers le ciel pour demander à Dieu qu'il daignât jeter un regard sur sa ville de prédilection ; les uns offraient leurs

richesses, les autres leurs prières : tous promettaient de donner leur vie pour la délivrance des saints lieux.

Lorsque le concile réuni par les soins du pape Urbain II tint sa dixième séance sur la grande place de Clermont, le souverain pontife monta sur une espèce de trône qu'on avait dressé pour lui et on vit paraître à ses côtés l'ermite Pierre, dans ce costume grossier et bizarre qui lui avait attiré partout l'attention et le respect de la multitude. L'apôtre de la guerre sainte parla le premier des outrages faits à la foi du Christ ; il rappela les profanations et les sacrilèges dont il avait été témoin ; les tourments et les persécutions qu'un peuple, ennemi de Dieu et des hommes, faisait souffrir à ceux qui allaient visiter les saints lieux. Il avait vu des chrétiens chargés de fers, traînés en esclavage, attelés au joug comme les plus vils des animaux ; il avait vu les oppresseurs de Jérusalem vendre aux enfants du Christ la permission de saluer le tombeau de leur Dieu, leur arracher jusqu'au pain de la misère, et tourmenter la pauvreté elle-même pour en obtenir des tributs ; il avait vu les ministres de Dieu, arrachés au sanctuaire, battus de verges, et condamnés à une mort ignominieuse. En racontant les malheurs et la honte des chrétiens, Pierre avait le visage abattu et consterné ; sa voix était étouffée par des sanglots ; sa vive émotion pénétrait tous les cœurs.

L'enthousiasme qui gagna la multitude, à la suite de son discours et de celui d'Urbain, fut tel que l'assemblée, se levant comme un seul homme, poussa ce cri d'une voix unanime : « Dieu le veut ! Dieu le veut !... »

La foi religieuse était le premier et le principal mobile qui mettait tout le monde chrétien en mouvement. Dans les

temps ordinaires, les hommes suivent leurs penchants naturels, et n'obéissent qu'à la voix de leur propre intérêt ; mais au onzième siècle, la dévotion du pèlerinage en Terre sainte devenait une passion ardente, qui parlait plus haut que toutes les autres. L'amour de la patrie, les liens de la famille, les plus tendres affections du cœur étaient généreusement sacrifiés au grand projet qui entraînait alors toute l'Europe. L'inégalité des conditions semblait disparaître : le riche et le pauvre, le maître et l'esclave n'avaient plus d'autre titre que celui de chrétien, ni de devoir plus impérieux à remplir que celui de défendre la religion les armes à la main.

Ceux que leur âge ou leur état semblait retenir en Europe, et que le concile avait dispensés des périls et des travaux de la croisade, se croyaient, eux aussi, appelés par le ciel à la guerre sainte. Les femmes, les enfants, les clercs, s'imprimaient des croix sur le front comme pour montrer la volonté de Dieu. Les moines désertaient les cloîtres, entraînés, leur semblait-il, par une inspiration divine ; les ermites et les solitaires sortaient des forêts et des déserts, et venaient se mêler à la foule des croisés. Ce qu'on aura peine à croire, les voleurs, les brigands quittaient leurs retraites inconnues, venaient confesser leurs forfaits, et promettaient, en recevant la croix, d'aller les expier dans la Palestine.

Les artisans, les marchands, les laboureurs, abandonnaient leurs travaux et leur profession, ne songeant plus à l'avenir ni pour eux-mêmes ni pour leurs familles ; les barons et les seigneurs renonçaient aux domaines acquis par la valeur et les exploits de leurs pères. Les terres, les villes, les châteaux pour lesquels on s'était fait la guerre, perdirent tout à coup

leur prix aux yeux, de leurs possesseurs, et furent donnés pour des sommes modiques à ceux que la grâce de Dieu n'avait point touchés, et qui n'étaient point appelés au bonheur de visiter les saints lieux et de conquérir l'Orient.

Les auteurs contemporains racontent plusieurs prodiges qui contribuèrent à échauffer l'esprit de la multitude. On avait vu des étoiles se détacher du firmament et tomber sur la terre ; mille feux inconnus couraient dans les airs et prêtaient à la nuit la clarté du jour : des nuages couleur de sang se levèrent tout à coup sur l'horizon vers l'Orient et vers l'Occident ; une comète menaçante parut au midi ; sa forme était celle d'un glaive béluqueux. On aperçut dans les plus hautes régions du ciel des cités avec leurs tours et leurs remparts ; des armées prêtes à combattre et suivant l'étendard de la croix. Le moine Robert rapporte que le jour même où la croisade fut décidée au concile de Clermont, cette décision avait été proclamée au delà des mers. « Cette nouvelle, ajoute-t-il, avait relevé le courage des chrétiens en Orient, et porté tout à coup le désespoir chez les peuples de l'Arabie. »

Nous ne redirons pas toutes les autres merveilles rapportées par les chroniqueurs ; mais nous indiquerons le caractère chevaleresque et poétique de ces présages qui accompagnaient le vaste ébranlement de la croisade. L'imagination populaire, ne rêvant que batailles, avait semé dans les cieux les images de la guerre ; la nature avait été associée aux intérêts, à l'enthousiasme, aux passions de la multitude ; toute chose se trouvait en harmonie avec les sentiments de tous ; et, pour que le temps passé pût aussi entrer, en quelque sorte, dans le mouvement de cette époque,



Le pape Urbain II sur la grande place de Clermont (P. 16).

la tombe avait permis à d'illustres morts de se mêler aux vivants. Il faut reconnaître dans ces merveilleuses visions, dit un auteur, tout le sublime de l'épopée.

Le concile de Clermont, qui s'était tenu au mois de novembre de l'an 1095, avait fixé le départ des croisés à la fête de l'Assomption de l'année suivante. Pendant l'hiver, on ne s'occupa que des préparatifs du voyage pour la Terre sainte ; tout autre soin, tout autre travail fut suspendu dans les campagnes. Au milieu de l'effervescence générale, la religion, qui animait tous les cœurs, veillait à l'ordre public. On n'entendit plus parler de vols, de brigandages. L'Occident se tut, et l'Europe jouit pendant quelques mois d'une paix qu'elle n'avait jamais connue.

Parmi les préparatifs de la croisade, on ne doit pas oublier le soin que prenaient les croisés de faire bénir leurs armes et leurs drapeaux. Dans chaque paroisse, le pontife ou le pasteur, après avoir répandu l'eau sainte sur les armes déposées devant lui, priait le Seigneur tout-puissant d'accorder à celui ou à ceux qui devaient les porter dans les combats, le courage et la force qu'il donna autrefois à David, vainqueur de l'infidèle Goliath. En remettant à chaque chevalier l'épée qu'il avait bénite, le prêtre disait : « Recevez cette épée, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; servez-vous-en pour le triomphe de la foi ; mais qu'elle ne répande jamais le sang innocent. » La bénédiction des drapeaux se faisait avec la même solennité : le ministre du Dieu des armées demandait au ciel que ce signal de la guerre fût, pour les ennemis du peuple chrétien, un sujet de terreur, et pour tous ceux qui espéraient en Jésus-Christ, un gage de la victoire. Le prêtre, après avoir répandu l'eau

sacrée sur l'étendard, le remettait aux guerriers à genoux devant lui, en disant : « Allez combattre pour la gloire de Dieu, et que ce signe vous fasse triompher de tous les périls. » Ces cérémonies, inconnues jusqu'alors dans l'Eglise, attiraient l'immense concours des fidèles, et tous réunissaient leurs prières à celles du clergé, pour implorer la protection divine en faveur des soldats de la croix.

Ceux qui avaient pris la croix s'encourageaient les uns les autres, et s'adressaient des lettres et des ambassades pour presser leur départ. Les bénédictions du ciel semblaient être promises aux croisés qui se mettraient les premiers en marche pour Jérusalem. Ceux même qui, dans les premiers moments, avaient blâmé le délire de la croisade, s'accusèrent de leur indifférence pour la cause de la religion, et ne montrèrent pas moins de ferveur que ceux qui leur avaient donné l'exemple. Tous étaient impatients de vendre leurs possessions, et ne trouvaient plus d'acheteurs. Les croisés dédaignaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter avec eux ; les produits de la terre se vendaient à vil prix, ce qui ramena tout à coup l'abondance au milieu même de la disette.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude ; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous

les rangs : on voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels, dressés à la hâte, pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile : ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher la mort en Asie, étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de

l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point ; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leurs mains l'un sur l'autre, en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine ; ils étaient suivis de leurs humbles pénates ; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, ne songeant même pas aux moyens de se nourrir. Leur ignorance prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige ; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem*.

La foule des chrétiens qui avaient pris la croix dans la plupart des contrées de l'Europe, suffisait pour former plusieurs grandes armées. Les princes et les capitaines qui devaient les conduire, convinrent entre eux qu'ils ne partiraient point tous en même temps, qu'ils suivraient des routes différentes et se réuniraient à Constantinople.

Tandis qu'ils s'occupaient des préparatifs de leur départ, la multitude qui suivait Pierre l'Ermitte dans ses prédications, se montra impatiente de devancer les autres croisés. Comme elle était sans chef, elle jeta les yeux sur celui qu'elle regardait comme un envoyé du ciel, et choisit Pierre l'Ermitte pour la conduire en Asie. Le solitaire, trompé par l'excès de son zèle, crut que l'enthousiasme pouvait seul répondre de tous les succès de la guerre, et qu'il lui serait facile de conduire une troupe indisciplinée qui avait pris les

armes à sa voix. Il se rendit aux prières de la multitude, et, couvert de son manteau de laine, un froc sur la tête, des sandales aux pieds, n'ayant pour monture que la mule avec laquelle il avait parcouru l'Europe, il prit possession du commandement. Sa troupe, qui partit des bords de la Meuse et de la Moselle, se dirigea vers l'Allemagne, et se grossit en chemin d'une foule de pèlerins accourus de la Champagne, de la Bourgogne et des provinces voisines. Pierre vit bientôt quatre-vingts ou cent mille hommes sous ses drapeaux, traînant à leur suite des femmes, des enfants, des vieillards et des malades. Une pensée de foi, une même intention généreuse animait tous ces pèlerins, mais leur entreprise n'était pas conforme aux règles de la prudence chrétienne ; et trop souvent, au milieu du désordre de leur voyage, les croisés oublièrent malheureusement les devoirs qu'imposent la loi naturelle et les préceptes du saint Evangile.





II. — Exploits des croisés sous les murs de Nicée.



L'EXPÉDITION entreprise sous la conduite de Pierre l'Ermite n'eut pas, comme chacun le sait, les résultats qu'on en attendait. Rien n'était organisé ; la discipline faisait complètement défaut ; les innombrables bandes de femmes et d'enfants qui suivaient les guerriers de la croisade, gênaient leur marche. Les vivres ne tardèrent pas à manquer, et il fallut recourir au pillage pour s'en procurer. De là des altercations avec les habitants des divers pays qu'on traversait, des rixes, des combats sanglants, des succès partiels suivis de terribles représailles et d'épouvantables massacres.

A la nouvelle de ces malheurs qui avaient presque anéanti les troupes de Pierre l'Ermite, l'Occident s'ébranla de nouveau. Des chefs déjà célèbres par leur bravoure et par leurs exploits se mirent à la tête d'une nombreuse armée ; parmi eux se distinguait surtout Godefroid de Bouillon. Lorsqu'ils s'avancèrent dans les plaines de la Bithynie, les croisés virent accourir sous leurs tentes plusieurs soldats de l'armée de Pierre, qui, échappés au carnage, avaient vécu cachés dans les montagnes et les forêts. Couverts de lambeaux, blessés, exténués de faim, ils soutenaient à peine les restes d'une misérable vie qu'ils avaient disputée tour à tour à la rigueur des saisons et à la barbarie des Turcs. L'aspect de ces malheureux fugitifs, le récit de leurs misères, répandirent le deuil dans l'armée chrétienne ; les larmes coulèrent de tous les yeux lorsqu'ils racontèrent les désastres des premiers

soldats de la croix. A l'Orient ils montraient la forteresse où les compagnons de Renaud, pressés par la faim et par la soif, s'étaient rendus aux Turcs qui les avaient massacrés. Près de là, ils faisaient voir les montagnes au pied desquelles l'armée de Gauthier avait péri tout entière avec son chef. Les croisés s'avançaient en silence, rencontrant partout des ossements humains, des lambeaux d'étendards, des lances brisées, des armes couvertes de poussière et de rouille, tristes restes d'une armée vaincue. Au milieu de ces tableaux sinistres, ils ne purent voir sans frémir de douleur et d'effroi le camp où Gauthier avait laissé les femmes et les malades, lorsqu'il fut entraîné par ses soldats vers la ville de Nicée. Là, les chrétiens avaient été surpris par les musulmans, au moment même où leurs prêtres célébraient le saint sacrifice de la messe. Les femmes, les enfants, les vieillards, tous ceux que leur faiblesse ou la maladie retenait sous la tente, poursuivis jusqu'au pied des autels, avaient été emmenés en esclavage ou immolés par un ennemi sans pitié. La multitude des chrétiens massacrés dans ce lieu était restée sans sépulture ; on voyait encore les fossés tracés autour du camp ; la pierre qui avait servi d'autel aux pèlerins. A l'aspect de ces débris informes, toute l'armée chrétienne se jetant à genoux implore la miséricorde de Dieu et fait retentir l'air de ses cantiques funèbres. Le sentiment de l'indignation et de la vengeance se mêlait à la profonde tristesse dont tous les cœurs étaient pénétrés. Le souvenir d'un si grand désastre étouffa la discorde, imposa silence à l'ambition, réchauffa le zèle pour la délivrance des saints lieux. Les chefs profitèrent de cette terrible leçon, et firent d'utiles réglemens pour le maintien de la discipline. On était alors

dans les premiers jours du printemps : les campagnes couvertes de verdure et de fleurs, les moissons naissantes, le climat fertile et le beau ciel de la Bithynie, l'assurance de ne point manquer de vivres, l'harmonie des chefs, l'ardeur des soldats, tout faisait présager aux croisés que Dieu bénirait leurs armes, et qu'ils seraient plus heureux que leurs compagnons dont ils voyaient les restes inanimés. A mesure qu'ils avançaient sur les terres des infidèles, l'espérance et la joie remplissaient leurs cœurs et remplaçaient les émotions douloureuses qu'ils avaient si vivement ressenties. L'armée formidable des pèlerins marcha dans le meilleur ordre vers Nicée ; quatre mille ouvriers armés de pioches et de pelles, s'occupaient à aplanir les chemins, et des croix de fer ou de bois plantées de distance en distance, marquaient la route que devaient suivre les soldats de Jésus-Christ.

A l'approche des croisés, le sultan Kilidj-Arslan appela ses sujets et ses alliés à sa défense. De toutes les provinces de l'Asie Mineure et même de la Perse, les plus courageux défenseurs de l'islamisme vinrent se ranger sous ses drapeaux. Non content de rassembler une armée, il avait mis d'abord tous ses soins à fortifier la ville de Nicée, sur laquelle devaient tomber les premiers coups des chrétiens. Cette ville, capitale de la Bithynie, et célèbre par la tenue de deux conciles, était le siège de l'empire de Roum, et c'est là que les Turcs, comme dans un poste avancé, attendaient l'occasion d'attaquer Constantinople et de se précipiter sur l'Europe. De hautes montagnes qui s'élevaient dans le voisinage en défendaient l'approche. Vers l'Occident et le midi, le lac Ascanius baignait ses remparts et offrait aux habitants une communication facile avec la mer. De larges

fossés remplis d'eau environnaient la place ; trois cent soixante-dix tours de brique ou de pierre protégeaient la double enceinte de ses murailles, sur lesquelles on aurait pu faire rouler un char. L'élite des guerriers turcs composait sa garnison, et le sultan de Roum campait sur les montagnes voisines à la tête d'une armée de cent mille hommes.

Pleins d'une juste confiance en leurs forces, et sans connaître celles qu'on pouvait leur opposer, les croisés s'avancèrent vers Nicée. Jamais les campagnes de Bithynie n'offrirent un spectacle plus majestueux ni plus terrible. Le nombre des croisés surpassait la population de plusieurs grandes villes de l'Occident, et leur multitude couvrait une plaine immense. Les Turcs, du sommet des montagnes où ils étaient campés, durent contempler avec effroi une armée composée de plus de cent mille cavaliers et de cinq cent mille fantassins, l'élite des peuples belliqueux de l'Europe, qui venaient leur disputer la possession de l'Asie.

Lorsqu'on eut résolu d'assiéger Nicée, les postes furent distribués à tous les corps de l'armée chrétienne. Le camp des croisés s'étendit dans une vaste plaine, coupée de ruisseaux qui tombaient des montagnes. Des flottes venues de la Grèce et de l'Italie transportaient les provisions et entretenaient l'abondance parmi les assiégeants. L'historien Foulcher de Chartres compte dans le camp des chrétiens dix-neuf nations, différentes de mœurs et de langage. Chaque nation avait son quartier qu'on environnait de murs et de palissades ; et comme on manquait de pierres et de bois pour la construction des retranchements, on employa les ossements des croisés restés sans sépulture dans les campagnes voisines de Nicée ; ce qui fait dire à Anne Comnène

qu'on avait fait à la fois un tombeau pour les morts et une demeure pour les vivants. Dans chaque quartier on avait élevé à la hâte des tentes magnifiques qui tenaient lieu d'églises, et dans lesquelles les chefs et les soldats se rassemblaient pour les cérémonies religieuses. Différents cris de guerre, les tambours, dont les Sarrasins avaient introduit l'usage en Europe, et des cornes sonores percées de plusieurs trous, appelaient les croisés aux exercices militaires.

Les barons et les chevaliers portaient un haubert, espèce de tunique faite de petits anneaux de fer et d'acier. Sur la cotte d'armes de chaque écuyer flottait une écharpe bleue, rouge, verte ou blanche. Chaque guerrier portait un casque, argenté pour les princes, d'acier pour les gentilshommes, et de fer pour les autres. Les cavaliers avaient des boucliers ronds ou carrés ; des boucliers longs couvraient les fantassins. Les croisés se servaient, pour les combats, de la lance, de l'épée, d'une espèce de couteau ou poignard appelé *miséricorde* ; de la massue et de la masse d'armes, avec laquelle un guerrier pouvait d'un seul coup terrasser son ennemi ; de la fronde, qui lançait des pierres ou des balles de plomb ; de l'arc et de l'arbalète, arme meurtrière inconnue jusqu'alors aux Orientaux. Les guerriers de l'Occident n'étaient point encore couverts de cette pesante armure de fer décrite dans les historiens du moyen âge, et qu'ils empruntèrent dans la suite aux Sarrasins.

Les princes et les chevaliers avaient sur leurs bannières des images, des signes de différentes couleurs, qui servaient de point de ralliement à leurs soldats. Là on voyait peints sur les boucliers et sur les étendards, des léopards, des lions ; ailleurs des étoiles, des tours, des croix, des arbres

de l'Asie et de l'Occident. Plusieurs avaient fait représenter sur leurs armes des oiseaux voyageurs qu'ils rencontraient sur leur route, et qui, changeant chaque année de climat, offraient aux croisés un symbole de leur pèlerinage. Ces marques distinctives animaient alors la valeur sur le champ de bataille, et devaient être un jour l'un des attributs de la noblesse chez les peuples de l'Occident.

Dans les circonstances importantes, le conseil des chefs dirigeait les entreprises de la guerre ; dans les circonstances ordinaires, chaque comte, chaque seigneur ne recevait d'ordres que de lui-même. L'armée chrétienne présentait l'image d'une république sous les armes. Cette république formidable, où tous les biens paraissaient être en commun, ne reconnaissait d'autre loi que l'honneur, d'autre lien que la religion. Le zèle était si grand que les chefs faisaient le service des soldats, et que ceux-ci ne manquaient jamais à la discipline. Les prêtres parcouraient sans cesse les rangs, pour rappeler aux croisés les maximes de la morale évangélique. Leurs prédications ne furent pas inutiles, et si l'on en croit les auteurs contemporains, qui n'épargnent guère les champions de la croix dans leurs récits, la conduite des chrétiens pendant le siège de Nicée n'offrit que des modèles de vertus guerrières et des sujets d'édification.

Dès les premiers jours du siège, les chrétiens livrèrent plusieurs assauts, dans lesquels ils firent inutilement des prodiges de valeur. Kilidj-Arslan, qui avait déposé dans Nicée sa famille et ses trésors, anima par ses messages le courage de la garnison, et réunit tous les guerriers qu'il put trouver dans la Roumanie pour venir au secours des assiégés. Dix mille cavaliers musulmans, accourus à travers

les montagnes, armés de leurs arcs de corne et couverts d'armures de fer, se précipitèrent tout à coup dans la vallée de Nicée, et pénétrèrent jusque dans le lieu où le comte de Toulouse, arrivé le dernier au camp, venait de dresser ses tentes. Les croisés, avertis de leur arrivée, les attendaient sous les armes. Tous les chefs étaient à la tête de leurs bataillons ; l'évêque du Puy, monté sur son cheval de bataille, se montrait dans les rangs, invoquant la protection du ciel et stimulant la piété belliqueuse de pèlerins. A peine le combat était-il engagé, que cinquante mille cavaliers sarrasins vinrent soutenir leur avant-garde qui commençait à s'ébranler. Le sultan de Nicée s'avancait à leur tête et cherchait à ranimer leur courage par son exemple et par ses discours. « Les deux armées, dit Mathieu d'Edesse, qui parle de ce combat, s'attaquèrent avec une égale furie ; on voyait partout briller les casques, les boucliers, les épées nues ; on entendait au loin le choc des cuirasses et des lances qui se heurtaient dans la mêlée ; l'air retentissait de cris effrayants ; les chevaux reculaient au bruit des armes, au sifflement des flèches ; la terre tremblait sous les pas des combattants, et la plaine était couverte de javelots et de débris. » Tantôt les Turcs se précipitaient avec fureur dans les rangs des croisés, tantôt ils combattaient de loin et lançaient une multitude de traits ; quelquefois ils feignaient de prendre la fuite et revenaient à la charge avec impétuosité. Godefroy, son frère Baudouin, Robert, comte de Flandre, le duc de Normandie, Bohémond et le brave Tancrède, se montraient partout où les appelait le danger, et partout l'ennemi tombait sous leurs coups ou fuyait à leur aspect. Les Turcs durent s'apercevoir, dès le commencement du

combat, qu'ils avaient devant eux des ennemis plus redoutables que la multitude indisciplinée de Pierre l'Ermite et de Gauthier. Cette bataille, dans laquelle les Sarrasins montrèrent le courage du désespoir uni à tous les stratagèmes de la guerre, dura depuis le matin jusqu'à la nuit. La victoire coûta la vie à deux mille chrétiens. Les Sarrasins s'enfuirent en désordre dans les montagnes qui leur servaient d'asile, et laissèrent quatre mille morts dans la plaine où ils avaient combattu.

Les croisés imitèrent en cette circonstance l'usage barbare des guerriers musulmans. Ils coupèrent les têtes de leurs ennemis restés sur le champ de bataille, et les attachant à la selle de leurs chevaux, il les apportèrent au camp, qui retentit à cet aspect des cris de joie du peuple chrétien. Des machines lancèrent plus de mille de ces têtes dans la ville, où elles répandirent la consternation. Mille autres furent enfermées dans des sacs, et portées à Constantinople pour être présentées à l'empereur, qui applaudit au triomphe des Francs ; c'était le premier tribut que lui offraient les seigneurs et les barons qui s'étaient déclarés ses vassaux.

Les croisés, n'ayant plus à redouter le voisinage d'une armée ennemie, poussèrent le siège avec vigueur ; tantôt ils s'approchaient de la place, protégés par des galeries surmontées d'un double toit de planches et de claies ; tantôt ils poussaient vers les murailles des tours montées sur plusieurs roues, d'où l'on pouvait voir tout ce qui se passait dans la ville. On livra divers assauts, dans lesquels périrent le comte de Forets, Baudouin de Gand et plusieurs chevaliers, que le peuple de Dieu ensevelit, disent les chroniqueurs, avec des sentiments de piété et d'amour, *tels qu'ils*

sont dus à des hommes nobles et illustres. Animés par le désir de venger le trépas de leurs compagnons d'armes, les croisés redoublaient d'ardeur, et les plus intrépides, formant la tortue avec leurs boucliers impénétrables, élevant au-dessus de leur bataillon serré de vastes couvertures d'osier, descendaient dans les fossés, s'approchaient du pied des remparts, battaient la muraille avec des béliers revêtus de fer, ou s'efforçaient d'arracher les pierres avec des pioches recourbées en crochet. Les Sarrasins, du haut des tours, jetaient sur les assaillants de la poix enflammée, de l'huile bouillante et toutes sortes de matières combustibles. Souvent les machines des croisés et leurs armes défensives étaient dévorées par les flammes, et les soldats désarmés se trouvaient en butte aux javelots, aux pierres qui tombaient sur eux comme les coups de la tempête ou les éclats de la foudre.

Une armée innombrable, comme nous l'avons dit, environnait Nicée ; mais chaque nation n'avait qu'un point d'attaque qui lui était assigné, et ne s'occupait pas du reste du siège ; soit que les machines ou l'espace manquassent à la multitude des combattants, on ne voyait jamais qu'un petit nombre de guerriers s'approcher des murailles, et, chacune des attaques dirigées contre la ville était comme un spectacle auquel assistait la foule oisive des pèlerins répandus sur les hauteurs et les collines du voisinage. Dans un des assauts que livraient les soldats de Godefroid, un Sarrasin, que l'histoire nous représente comme un guerrier d'une taille et d'une force extraordinaires, s'était fait remarquer par des prodiges de bravoure : il ne cessait de défier les chrétiens ; et quoique son corps fût couvert de flèches, rien ne pouvait ralentir son ardeur ; les soldats de la croix semblaient n'avoir

qu'un seul homme à combattre. A la fin, comme s'il eût voulu montrer qu'il n'avait rien à craindre, il jette loin de lui son bouclier, découvre sa poitrine, et se met à lancer d'énormes quartiers de roc sur les croisés pressés au pied de la muraille. Les pèlerins, effrayés, tombaient sous ses coups sans pouvoir se défendre. Enfin le duc de Bouillon s'avance, armé d'une arbalète et précédé de deux écuyers qui tenaient leurs boucliers élevés devant lui ; bientôt un trait est décoché d'une main vigoureuse, et le Sarrasin, blessé au cœur, tombe sans vie sur la muraille, à la vue de tous les croisés, qui applaudissent à l'adresse et à la valeur de Godefroid. Les assiégés restèrent immobiles d'effroi, et les murailles, à moitié démolies, semblaient demeurer sans défenseurs.

Cependant la nuit, qui vint suspendre les combats, ranima le courage des assiégés : le lendemain, au lever du jour, toutes les brèches faites la veille étaient réparées ; de nouveaux murs s'élevaient derrière les remparts en ruines. En voyant la contenance de leurs ennemis et l'appareil de guerre déployé devant eux, les croisés sentaient se ralentir leur ardeur ; et pour s'avancer au combat, dit Albert d'Aix, chacun d'eux attendait l'exemple de son voisin. Un seul chevalier normand osa sortir des rangs et franchir les fossés ; mais il fut bientôt assailli à coups de pierre et de javelots, et sans pouvoir être défendu par son casque et sa cuirasse, il périt à la vue de tous les pèlerins, qui se contentèrent d'implorer pour lui la puissance divine. Les Sarrasins ayant saisi son corps inanimé avec des crochets de fer, l'exposèrent sur le rempart comme un trophée de leur victoire, et le lancèrent ensuite, à l'aide d'une machine, dans le camp des chrétiens, où ses compagnons d'armes lui rendirent les

honneurs de la sépulture, et se consolèrent de l'avoir laissé mourir sans secours, en pensant qu'il avait reçu la palme du martyr, et qu'il était entré dans la vie éternelle.

Les assiégés, pour réparer leurs pertes, recevaient chaque jour des secours par le lac Ascanius qui baignait leurs murailles et ce ne fut qu'après sept semaines de siège que les croisés s'en aperçurent. Les chefs, s'étant rassemblés, envoyèrent au port de Civitot un grand nombre de cavaliers et de fantassins, avec l'ordre de transporter sur les bords du lac des bateaux et des navires fournis par les Grecs. Ces navires, dont plusieurs pouvaient porter jusqu'à cent combattants, furent placés sur des chars auxquels on avait attelé des chevaux et des hommes robustes. Une seule nuit suffit pour les transporter depuis la mer jusqu'au lac Ascanius et pour les lancer dans les flots. Au lever du jour, le lac fut couvert de barques montées par des soldats intrépides ; les enseignes des chrétiens étaient déployées et flottaient sur les ondes. Tout le rivage retentissait de cris belliqueux et du son des trompettes. A cette vue, les défenseurs de Nicée furent frappés d'une grande surprise, et tombèrent dans le découragement ; les croisés se montrèrent plus impatients de combattre ; jusque-là leurs machines de siège n'avaient point secondé leurs efforts ; plusieurs même de ces machines, construites à grands frais, avaient écrasé sous leurs débris les combattants qu'elles devaient protéger ; à la fin, une tour ou galerie de bois construite par un croisé lombard, fit renaître la confiance des pèlerins et redoubla l'effroi des musulmans. Elle résistait à l'action du feu, au choc des pierres, à toutes les attaques de l'ennemi. On la poussa au pied d'une tour formidable, attaqués depuis



Les barques étaient montées par des soldats intrépides (P. 36.)

plusieurs jours par les guerriers de Raymond de Saint-Gilles; les ouvriers qu'elle renfermait creusèrent la terre sous les murailles, et la forteresse ennemie chancela sur ses fondements. Elle s'ébranla tout à coup au milieu des ténèbres de la nuit, et s'écroula avec un fracas si horrible, que toutes les troupes chrétiennes et musulmanes se réveillèrent en sursaut, croyant que la terre avait tremblé, ou que le tonnerre tombait en éclats. Le jour suivant, la femme du sultan avec deux enfants en bas âge, voulut s'enfuir par le lac, et tomba entre les mains des chrétiens; cette nouvelle, portée dans la ville, y redoubla la consternation et les Turcs perdaient l'espoir de défendre Nicée, lorsque la politique d'Alexis vint dérober cette conquête aux armes des croisés.

Ce prince, qu'on a comparé à l'oiseau qui cherche sa pâture sur les traces du lion, s'était avancé jusqu'à Pélecane; il avait envoyé à l'armée des croisés un faible détachement de troupes grecques et deux généraux chargés de sa confiance, moins pour combattre que pour négocier et saisir l'occasion de s'emparer de Nicée par la ruse. L'un de ses officiers, nommé Butumite, ayant pénétré dans la ville, fit redouter aux habitants l'inexorable vengeance des Latins, et les pressa de se rendre à l'empereur de Constantinople. Ses propositions furent écoutées, et lorsque les croisés se disposaient à livrer un dernier assaut, les étendards d'Alexis parurent tout à coup sur les remparts et les tours de Nicée.

Cette vue jeta l'armée chrétienne dans une vive surprise; la plupart des chefs ne purent contenir leur indignation; et les soldats, prêts à combattre, rentrèrent sous leurs tentes en frémissant de rage. Leur fureur s'accrut encore lorsqu'on leur défendit d'entrer plus de dix à la fois dans une ville

qu'ils avaient conquise au prix de leur sang, et qui renfermait des richesses qu'on leur avait promises. En vain les Grecs alléguèrent les traités faits avec Alexis et les services qu'ils avaient rendus aux Latins pendant le siège, les murmures continuèrent à se faire entendre, et ne furent apaisés un moment que par les largesses de l'empereur.

Un an s'était écoulé depuis que les croisés avaient quitté l'Occident (1097). Après s'être reposés quelque temps dans le voisinage de Nicée, ils prirent leurs dispositions pour se mettre en marche vers la Syrie et la Palestine.





III. — Une journée glorieuse pour les chefs de l'armée chrétienne.

L'ARMÉE chrétienne était partie de Nicée le 25 juin 1097 ; elle marcha pendant deux jours ; le soir du second jour, elle arriva auprès d'un pont, et c'est là qu'elle dressa son camp. Ce pont, qu'on voit encore aujourd'hui, est construit au lieu même où le Gallus se jette dans le Sangare. Les croisés se trouvaient alors auprès de l'ancienne Louca, remplacée maintenant par le village de Lefké. Il n'y a que six heures de Nicée à Lefké, mais les chemins étaient difficiles, surtout pour une grande multitude d'hommes qu'embarassait un vaste attirail de bagages et de chariots, et nous ne devons pas nous étonner que l'armée ait mis deux jours à faire ce court trajet. Attirés par l'abondance de l'eau et des pâturages, les croisés se reposèrent deux jours à la jonction du Gallus et du Sangare. Comme ils allaient entrer dans un pays désert et sans eau, les chrétiens crurent devoir se partager en deux troupes ; une seule terre ne suffisait pas à tant d'hommes, tant de chevaux, tant de bestiaux. Le plus considérable des deux corps d'armée était commandé par Godefroy, Raymond, Adhémar, Hugues-le-Grand et le comte de Flandre ; l'autre corps était commandé par Bohémond, Tancrède et le duc de Normandie. Les deux troupes devaient marcher, autant que possible, à une assez proche distance l'une de l'autre. La troupe de Godefroy se dirigea vers la droite, la troupe de Bohémond vers la gauche. Celle-ci, après trois jours de marche, et vers le

commencement de la quatrième journée, arriva dans la vallée appelé Gorgoni. Il y a vingt lieues de Lefké à la vallée de Gorgoni. La troupe de Bohémond, partant du pont où l'armée chrétienne avait fait halte, dut suivre le Sangare pendant trois heures environ ; laissant ensuite le fleuve à gauche, elle s'avança jusqu'à Gorgoni.

Ce fut dans la matinée du 1^{er} juillet, que la troupe de Bohémond vit tout à coup apparaître une immense multitude de musulmans. Kilidj-Arslan, après sa défaite de Nicée, avait rassemblé de nouvelles forces. A la tête d'une armée que les chroniqueurs latins portent jusqu'à trois cent mille hommes, le sultan de Nicée suivait les croisés, épiant l'occasion de les surprendre et de leur faire payer cher la conquête de sa capitale. La division de l'armée chrétienne, en deux corps, lui avait semblé propice à une attaque ; le sultan avait choisi la troupe la moins considérable comme étant la plus facile à vaincre. L'armée de Kilidj-Arslan s'étendait menaçante sur les hauteurs de Gorgoni. A cette vue, les chrétiens surpris hésitent d'abord, mais Bohémond et le duc de Normandie ordonnent à tous les chevaliers de mettre pied à terre et de planter les tentes. En peu d'instant, le camp est assis aux bords de la petite rivière qui coule dans la vallée ; il se trouvait ainsi défendu, d'un côté par la rivière, de l'autre par un marais couvert de roseaux. Des chariots, des palissades faites avec des pieux qui servaient à dresser les tentes, entouraient le camp. Bohémond fait placer, au centre, les femmes, les enfants et les malades ; il assigne aux fantassins et aux cavaliers des postes à défendre. La cavalerie, partagée en divers corps, s'avance à la tête du camp et se prépare à disputer le

passage de la rivière. L'un de ces corps était commandé par Tancrède et Guillaume son frère ; l'autre par le duc de Normandie et le comte de Chartres. Bohémond, qui commandait le corps de réserve, se place, avec ses cavaliers, sur une hauteur d'où il peut tout découvrir et suivre les mouvements du combat.

Avant que les tentes fussent dressées, une troupe de musulmans, descendant des montagnes, avait lancé, sur les croisés, une grêle de flèches ; cette première attaque fut courageusement soutenue ; poursuivis par les cavaliers latins, les Turcs ne purent trouver dans leur fuite leur ressource accoutumée ; ils avaient à gravir des hauteurs, et les chrétiens les atteignirent sans peine ; aussi ce détachement périt sous la lance et l'épée ; les arcs et les flèches étaient devenus inutiles entre les mains de ces musulmans acculés au pied des monts. « Oh ! combien de corps tombèrent privés de la tête ! s'écrie un témoin oculaire. Ceux des ennemis qui étaient derrière poussaient ceux de devant sous le glaive meurtrier des nôtres. » Mais, pendant que ce détachement de Turcs succombait, une multitude d'ennemis, jetant de grands cris, s'étaient précipités, du haut des monts, sur le camp des chrétiens ; la rivière avait été franchie ; les femmes et les enfants, les vieillards et les malades, les hommes désarmés étaient tombés sans résistance ; dans cet effroyable désordre, les cris et les gémissements des pèlerins se mêlaient aux hurlements des barbares. Les Turcs massacrent tout ce qui s'offre à leurs coups.

Cependant Bohémond vient secourir le camp envahi, et force le sultan à regagner son armée ; en voyant tant de cadavres couchés sur la terre, le prince de Tarente, nous dit

une chronique, commença à se lamenter et à prier Dieu pour le salut des vivants et des morts. Après avoir laissé des chevaliers autour du camp pour le garder et le défendre, Bohémond va joindre les chrétiens aux prises avec l'ennemi. Effrayés par le nombre, les croisés étaient tout près de chanceler. Le duc de Normandie avait devancé Bohémond au lieu du combat ; arrachant des mains de celui qui le portait son drapeau blanc brodé d'or, il s'était élancé au milieu des musulmans aux cris de *Dieu le veut ! à moi, Normandie !* La présence de ces deux chefs, les efforts de Tancrède, de Richard, prince de Salerne, d'Étienne, comte de Blois, raniment les guerriers latins ; l'énergique audace des champions de la croix résiste à la nombreuse et puissante armée de Kilidj-Arslan. Les flèches des Turcs qui tombaient en pluie sur les chrétiens venaient le plus souvent mourir impuissantes contre la cuirasse, le bouclier ou le casque des chevaliers ; mais les flèches atteignaient les chevaux et répandaient le désordre dans la troupe chrétienne. Cette manière de combattre des musulmans était tout à fait nouvelle pour les croisés. Les chroniqueurs nous parlent de la frémissante douleur des chevaliers qui ne pouvaient rien pour se défendre contre un ennemi qui ne combattait que de loin et comme en fuyant. Aussi les Latins cherchaient-ils à s'approcher des Turcs, afin de pouvoir se servir de leur lance ou de leur épée. La tactique des Sarrasins consistait à éviter la mêlée et à lancer des nuées de flèches. A mesure que les croisés se présentaient devant eux, ils ouvraient leurs rangs, se dispersaient pour se rallier à quelque distance et lancer de nouveaux traits. La rapidité de leurs chevaux les dérobaient à la poursuite des croisés.

Dans ce combat où l'inégalité des forces était si grande, la bravoure des compagnons de Bohémond fit des prodiges. On avait dû renoncer aux dispositions arrêtées avant la bataille ; chaque chef, chaque guerrier ne prenait plus conseil que de lui-même et s'abandonnait à son ardeur. Les femmes, délivrées des mains des musulmans, parcouraient les rangs chrétiens, apportaient des rafraîchissements aux soldats étouffés par les brûlants rayons du soleil, et les exhortaient à redoubler de courage pour les sauver de la servitude. Personne ne demeurait en repos, nous dit une chronique ; les chevaliers et tous ceux qui étaient propres à la guerre combattaient ; les prêtres et les clercs pleuraient et priaient ; les femmes, qui n'étaient pas occupées à porter de l'eau aux combattants, traînaient sous les tentes, avec des lamentations, les morts et les mourants. A la fin de ce combat, l'innombrable multitude des musulmans avait enveloppé la troupe chrétienne, de manière à ne lui laisser aucun espace pour la fuite ; les croisés se trouvaient cernés, pressés sur tous les points : ils étaient emprisonnés comme dans un cirque, dit un autre chroniqueur ; le carnage était horrible des deux côtés. Robert de Paris, qui naguère avait osé prendre place sur le trône d'Alexis, fut blessé mortellement, après avoir vu périr autour de lui quarante de ses compagnons. Guillaume, frère de Tancrède, jeune homme d'une impétueuse bravoure et d'une grande beauté, tomba percé de flèches. Tancrède lui-même, dont la lance était brisée, et qui n'avait plus que son épée pour défense, eût terminé sa carrière dans la vallée de Gorgoni, sans l'assistance de Bohémond.

L'admirable courage des guerriers de la croix, luttant con-

tre des forces supérieures, rendait encore la victoire incertaine ; mais tant de généreux efforts allaient être inutiles : les croisés, épuisés de fatigue, ne pouvaient résister longtemps à un ennemi qui se renouvelait sans cesse. Tout à coup mille cris de joie annoncent Godefroy, qui s'avance avec le second corps de l'armée chrétienne. Dès le commencement de la bataille, Bohémond l'avait fait avertir de l'attaque des Turcs. C'était Arnoul, chapelain du duc de Normandie, qui, monté sur un cheval rapide, était allé prévenir Godefroy. Le messenger avait rencontré la troupe du duc de Lorraine à une distance de deux milles, au sud de la vallée de Gorgoni. Les fidèles coururent au combat, dit Albert d'Aix, comme s'ils eussent été appelés aux plus délicieux festins. Lorsque Godefroy, le comte de Vermandois, le comte de Flandre, à la tête de leur corps d'armée, parurent sur les montagnes, le soleil était vers le milieu de son cours, et sa lumière se réfléchissait sur les boucliers, les casques et les épées nues ; les enseignes étaient déployées ; le bruit des tambours et des clairons retentissait au loin ; quarante mille guerriers, couverts de leurs armes, s'avançaient en bon ordre. Cette vue ranima la troupe de Bohémond, et jeta l'épouvante parmi les infidèles. Il y avait cinq heures que les compagnons du prince de Tarente soutenaient tout le poids d'une bataille inégale.

Godefroy, Hugues, Baudouin et Eustache, frère du duc de Lorraine, suivis de leurs quarante mille cavaliers d'élite, volent du côté du camp chrétien environné d'ennemis ; Robert-le-Moine les compare à l'aigle fondant sur sa proie, excité par les cris de ses petits à jeun. Les bataillons musulmans qui reçurent la première attaque du duc de Lorraine

purent croire que la foudre tombait au milieu d'eux ; les cadavres s'amoncelaient sous le glaive des Francs ; la vallée et les montagnes retentissaient des lamentations des mourants et des cris joyeux des Latins. « Malheur à ceux que les Francs ont rencontrés les premiers ! dit le témoin oculaire Robert ; hommes, il n'y a qu'un instant, ils ne sont plus que cadavres ; la cuirasse et le bouclier n'ont pu les protéger, et les flèches et les arcs ne leur ont servi de rien. Les mourants gémissent, broient la terre de leurs talons, ou, tombant en avant, coupent l'herbe de leurs dents. » Tandis que la troupe de Godefroy, réunie à celle de Bohémond, répandait la confusion et la mort dans les rangs des Turcs, ceux-ci furent en proie à une terreur nouvelle à l'aspect de dix mille hommes de l'arrière-garde qui descendaient de la montagne, conduits par Raymond et par l'évêque Adhémar ; un frisson courut à travers cette multitude, les infidèles crurent que des guerriers pleuvaient sur eux du haut du séjour céleste, ou qu'ils sortaient des flancs de la montagne, tout armés contre eux. Le sultan Kilidj-Arslan s'était retiré sur les hauteurs avec son armée, espérant que les croisés n'oseraient point l'y poursuivre. Vain espoir ! Godefroy, Hugues, Raymond, Adhémar, Tancrede, Bohémond et les deux Robert enveloppent les hauteurs où le sultan a cherché une retraite, et ce n'est pas seulement dans la vallée que coule le sang des Turcs ; les flancs et le sommet des collines en sont rougis. Partout des cadavres jonchaient la terre ; un cheval à la course ne pouvait qu'à grand'peine trouver assez d'espace vide pour poser le pied.

Le combat dura jusqu'à la nuit, et les dernières scènes de cette journée furent d'effroyables scènes de carnage. Maîtres

du camp des ennemis situé vers le côté septentrional de la vallée de Gorgoni, les croisés y trouvèrent beaucoup de vivres, des tentes magnifiquement ornées, toutes sortes de bêtes de somme, et surtout un grand nombre de chameaux. La vue de ces animaux, qu'on ne connaissait point en Occident, leur causa autant de surprise que de joie. Les chrétiens montèrent les chevaux des Sarrasins pour courir sur les débris de l'armée vaincue. Les ténèbres commençaient à couvrir les collines et la vallée, quand les croisés revinrent à leur camp, chargés de butin et précédés de leurs prêtres qui chantaient des hymnes et des cantiques en action de grâces. Les chefs et les soldats s'étaient couverts de gloire dans cette journée du 1^{er} juillet 1097. Nous avons nommé les principaux chefs de l'armée. Les chroniqueurs en citent plusieurs autres, tels que Beauvais, Galmon, Gaston, Baudouin de Béarn, Gérard de Chérisi ; tous signalèrent leur bravoure par des exploits qui leur mériteront, dit Guillaume de Tyr, une éternelle gloire. Le nombre des musulmans tués dans la bataille ou dans la fuite, est porté à plus de vingt mille dans les chroniques. Les croisés perdirent quatre mille de leurs compagnons dans les divers rangs de l'armée.

Le lendemain de la victoire, les chrétiens se rendirent sur le champ de bataille pour ensevelir leurs morts ; les chants des prêtres et des clercs accompagnèrent ces funérailles ; on entendit les gémissements des mères pour leurs fils, des amis pour leurs amis. Le moine Robert nous dit que « les hommes capables de juger sainement les choses, honorèrent tous ces morts comme martyrs du Christ. » On passa bientôt de ces cérémonies funèbres, aux transports d'une folle allégresse. En dépouillant les cadavres des Sarrasins, on se

disputa leurs habits sanglants. Dans la joie de leur triomphe, tantôt les soldats chrétiens endossaient l'armure de leurs ennemis, et se revêtaient des robes flottantes des musulmans ; tantôt ils s'asseyaient sous les tentes des vaincus, et se moquaient du luxe et des usages de l'Asie. Ceux qui n'avaient point d'armes prirent les épées et les sabres recourbés des Sarrasins, et les archers remplirent leurs carquois des flèches dont la terre était au loin couverte.

L'ivresse de la victoire ne les empêcha point de rendre justice à la bravoure des Turcs, qui se vantaient d'avoir une origine commune avec les Francs. Les historiens contemporains qui ont loué la valeur des Turcs, ajoutent qu'il ne manquait à ceux-ci que d'être chrétiens pour être, en tout, comparables aux croisés. « Si les musulmans avaient été fermes dans la foi du Christ, dit le chroniqueur Tudebode, ils auraient été les plus braves, les plus prudents, les plus habiles dans la guerre, et aucun peuple n'aurait pu leur être comparé. » Ce qui prouve d'ailleurs que les croisés avaient une haute idée de leurs ennemis, c'est qu'ils attribuèrent leur victoire à un miracle. Celui qui voudra considérer cet événement des yeux de l'intelligence, dit Robert, y reconnaîtra, avec de hautes louanges, Dieu toujours admirable dans ses œuvres. Deux jours après la bataille, dit Albert d'Aix, les infidèles fuyaient encore, sans que personne les poursuivît, *si ce n'est Dieu lui-même.*

L'issue de ce grand événement militaire décida du sort de la première croisade.





IV. — Horrible détresse des chrétiens sous les murs d'Antioche.

DOURSUIVANT leurs conquêtes, les croisés avaient décidé de s'emparer d'Antioche. Cette ville était célèbre dans les annales du christianisme ; la magnificence de ses édifices lui avait mérité le nom de Reine de l'Orient. Sa position stratégique la signalait encore davantage à l'attention de l'armée chrétienne et la rendait l'objet de ses plus ardentes convoitises. Les murailles d'Antioche renfermaient, du côté du midi, quatre mamelons de montagnes dominant, d'une grande hauteur, l'enceinte de la cité. Une citadelle, surmontée de quatorze tours, s'élevait sur le troisième mamelon du côté de l'est. La ville était imprenable vers le point méridional. Du côté du nord, l'Oronte formait la défense naturelle d'Antioche ; aussi les remparts, dans cette direction, n'avaient point les redoutables proportions des parties de l'ouest et de l'est. Le circuit embrassait un espace de trois lieues, et formait comme un grand ovale. « Cette place, dit Guillaume de Tyr, donnait frayeur à ceux qui la regardaient, par le nombre de ses amples et fortes tours, que l'on y comptait jusqu'à trois cent soixante. »

Antioche était tombée au pouvoir des Sarrasins, dans le premier siècle de l'hégire ; elle avait été reprise par les Grecs, sous Nicéphore Phocas, et, quand les croisés parurent devant ses murs, il y avait quatorze ans que les Turcs s'en étaient rendus maîtres. A l'approche des chrétiens, la

plupart des Sarrasins des villes et des provinces voisines s'étaient réfugiés dans Antioche avec leurs familles et leurs trésors. Accien, émir turcoman, qui avait obtenu la souveraineté de la ville, s'y était enfermé avec sept mille hommes de cavalerie et vingt mille fantassins.

Le siège d'Antioche présentait beaucoup d'obstacles et de dangers. Après les avoir considérés de près, les chefs des croisés délibérèrent entre eux ; les premiers qui parlèrent dans le conseil pensèrent qu'il serait imprudent de commencer un siège à l'approche de l'hiver. « Ils ne craignaient point les armes des Sarrasins, mais les pluies, les frimas, les maladies et la famine. Ils conseillaient aux croisés d'attendre dans les provinces et les villes voisines l'arrivée des secours promis par Alexis, et le retour du printemps, époque où l'armée aurait réparé ses pertes et reçu sous ses drapeaux de nouveaux renforts venus de l'Occident. » Cet avis fut écouté avec impatience par la plupart des chefs, entre lesquels se faisaient remarquer le légat Adhémar et le duc de Lorraine. « Ne devait-on pas, disaient-ils, profiter de la terreur répandue parmi les ennemis? Fallait-il leur laisser le temps de se rallier et de se remettre de leurs alarmes? Ne savait-on pas qu'ils avaient imploré le secours du calife de Badgad et du sultan de Perse? Toute espèce de délai pouvait fortifier les armées des musulmans et faire perdre aux chrétiens le fruit de leurs victoires. On parlait de l'arrivée des Grecs ; mais avait-on besoin des Grecs pour attaquer des ennemis déjà plusieurs fois vaincus? Était-il nécessaire d'attendre les nouveaux croisés de l'Occident, qui viendraient partager la gloire et les conquêtes de l'armée chrétienne, sans avoir partagé ses dangers et ses travaux? Quant

aux rigueurs de l'hiver qu'on semblait redouter, c'était faire injure aux soldats de Jésus-Christ que de les croire incapables de supporter le froid et la pluie. C'était en quelque sorte les assimiler à ces oiseaux de passage qui fuient et se cachent dans les lieux écartés lorsqu'ils voient approcher a mauvaise saison. Il était d'ailleurs impossible de penser qu'un siège pût traîner en longueur avec une armée pleine d'ardeur et de bravoure. Les croisés n'avaient qu'à se souvenir du siège de Nicée, de la bataille de Dorylée et de mille autres exploits. Pourquoi enfin paraissait-on retenu par la crainte de la disette et de la famine? Jusqu'alors n'avait-on pas trouvé dans la guerre les ressources de la guerre? On devait savoir que la victoire avait toujours fourni à tous les besoins des croisés : en un mot, l'abondance, la sécurité, la gloire étaient pour eux dans les murs d'Antioche ; partout ailleurs la misère et surtout la honte, la plus grande des calamités pour les chevaliers et les barons. »

Ce discours entraîna les plus ardents et les plus braves. Ceux qui étaient d'un avis contraire craignirent d'être accusés de timidité et gardèrent le silence. Le conseil décida qu'on commencerait le siège d'Antioche. Aussitôt l'armée s'approcha des murs de la ville. Les croisés, selon le récit d'Albert d'Aix, étaient couverts de leurs boucliers dorés, verts, rouges, de diverses couleurs, et revêtus de leurs cuirasses où brillaient les écailles de fer et d'acier. A la tête des bataillons flottaient des bannières éclatantes d'or et de pourpre ; le bruit des clairons et des tambours, le hennissement des chevaux, les cris des soldats retentissaient au loin. Les rives de l'Oronte vinrent alors six cent mille pèlerins revêtus de la croix ; trois cent mille portaient les armes.

Dès le premier jour de son arrivée, l'armée chrétienne établit son camp et dressa ses tentes. Bohémond et Tancrede prirent leurs postes à l'Orient, vis-à-vis de la porte de Saint-Paul ; à la droite des Italiens s'établirent les Normands, les Bretons, les Flamands, commandés par les deux Robert ; le comte de Vermandois et le comte de Chartres campèrent vers le septentrion devant la porte du Chien ; le comte de Toulouse, l'évêque du Puy, le duc de Lorraine s'étendirent avec les troupes qu'ils commandaient depuis la porte du Chien jusqu'au lieu où l'Oronte, tournant vers l'Occident, s'approche des murailles d'Antioche. Les croisés laissèrent à découvert la partie méridionale défendue par la montagne de l'Oronte ; ils négligèrent aussi d'investir le côté occidental de la ville que défendait le fleuve et par lequel les assiégés pouvaient faire des sorties ou recevoir des secours.

Les Turcs s'étaient enfermés dans leurs murailles ; personne ne paraissait sur les remparts ; on n'entendait aucun bruit dans la ville. Les croisés crurent voir, dans cette apparente inaction et dans ce profond silence, le découragement et la terreur. Aveuglés par l'espoir d'une conquête facile, ils ne prirent aucune précaution et se répandirent en désordre dans les campagnes voisines. Les arbres étaient encore couverts de fruits, les vignes de raisins ; des fossés creusés au milieu des champs se trouvaient remplis des produits de la moisson ; de nombreux troupeaux que les Sarrasins n'avaient pu emmener avec eux, erraient dans de fertiles pâturages. L'abondance des vivres, le beau ciel de la Syrie, la fontaine et les bosquets de Daphné, les rivages de l'Oronte, fameux dans l'antiquité païenne par le culte de Vénus et d'Adonis, firent bientôt oublier aux pèlerins le but et l'esprit de leur

pieuse entreprise, et portèrent la licence et la corruption parmi les soldats de Jésus-Christ.

L'aveugle sécurité et cette espèce d'inaction des croisés, ne tardèrent pas à rendre la confiance et le courage aux défenseurs d'Antioche. Les Turcs firent des sorties, et surprirent leurs ennemis, les uns s'occupant à peine de la garde du camp, les autres dispersés dans les campagnes. Tous ceux que l'espoir du pillage ou l'attrait des plaisirs avaient attirés dans les villages et les vergers voisins de l'Oronté, trouvèrent l'esclavage ou la mort.

A ce spectacle, les croisés déplorèrent leurs désordres et jurèrent de venger la mort de leurs compagnons surpris et massacrés par les Turcs. Mais l'armée chrétienne manquait d'échelles et de machines de guerre pour livrer un assaut ; on fit construire un pont de bateaux sur l'Oronté, afin d'arrêter les courses des musulmans vers la rive opposée. On redoubla d'efforts pour fermer tous les passages aux assiégés et les empêcher de franchir les portes de la ville. Les Turcs avaient coutume de sortir par un pont de pierre bâti sur un marais, en face de la porte du Chien ; les croisés, rassemblant les pioches, les marteaux et tous les instruments de fer qui se trouvaient dans le camp, entreprirent en vain de démolir le pont ; une énorme tour de bois y fut placée, dans laquelle, dit le moine Robert, les pèlerins accouraient comme des abeilles dans leur ruche. Cette tour s'écroula, consumée par les flammes ; enfin les assiégeants ne trouvèrent d'autre moyen, pour arrêter sur ce point les sorties de l'ennemi, que de traîner à force de bras, et d'entasser devant la porte même, d'immenses débris de rochers et les plus gros arbres des forêts voisines.



Les croisés se mirent en marche (P. 22.)

Pendant qu'on fermait ainsi une des portes d'Antioche, les plus braves des chevaliers veillaient sans cesse autour de la ville. Tancrède, se trouvant un jour en embuscade vers les montagnes de l'Occident, surprit une troupe de Turcs sortis de la place pour chercher du fourrage ; il tua tous ceux qui se présentèrent à ses coups, et soixante-dix têtes des musulmans furent envoyées à l'évêque du Puy, comme la dîme du carnage et de la victoire. Dans une autre occasion, le même Tancrède, parcourant la campagne, suivi d'un seul écuyer, rencontra plusieurs Sarrasins ; tous ceux qui osèrent l'attendre éprouvèrent la force invincible de son épée. Au milieu de ce combat glorieux, le héros fit arrêter son écuyer et lui commanda de jurer devant Dieu qu'il ne raconterait jamais les exploits dont il était témoin : exemple tout nouveau parmi les guerriers, que nos vieux chroniqueurs racontent avec surprise, et que l'histoire doit placer parmi les faits les plus merveilleux de la chevalerie chrétienne.

Dès lors les sorties des assiégés devinrent moins fréquentes ; d'un autre côté, comme on manquait de machines de guerre, on ne pouvait attaquer les Sarrasins dans leurs remparts inaccessibles. Ainsi les chefs de l'armée chrétienne n'eurent plus d'autre parti à prendre que d'environner la ville, et d'attendre que le découragement des Turcs ou la faveur du ciel vînt leur ouvrir les portes d'Antioche. Les lenteurs d'un siège s'accordaient peu avec la valeur impatiente des croisés, et cette manière de poursuivre la guerre ne convenait point aux chevaliers et aux barons, qui ne savaient triompher de leurs ennemis que le glaive à la main, et ne se montraient formidables que sur le champ de bataille.

Pendant les premiers jours du siège, l'armée chrétienne avait dissipé les provisions de plusieurs mois ; ainsi ceux qui voulaient réduire les ennemis par la famine, se trouvèrent eux-mêmes en proie aux horreurs de la faim. Quand l'hiver eut commencé, il tombait tous les jours des torrents de pluie ; les plaines, dont le séjour avait amolli les soldats de Jésus-Christ, étaient presque ensevelies sous les eaux ; le camp des chrétiens, surtout dans les vallées, fut submergé plusieurs fois ; l'orage et l'inondation entraînaient les pavillons et les tentes ; l'humidité détendait les arcs ; la rouille rongait les lances et les épées. La plupart des soldats n'avaient plus que de vieux vêtements ; les plus pauvres des pèlerins avaient coupé des arbres pour en construire des huttes ou des cabanes semblables à celles des bûcherons ; mais l'eau et tous les vents pénétraient à travers ces cabanes fragiles, et le peuple n'avait point d'abri contre les rigueurs de la saison. Chaque jour la situation des croisés devenait plus affligeante ; les pèlerins, réunis en bandes de deux ou trois cents, parcouraient les plaines et les montagnes, enlevant tout ce qui pouvait les préserver du froid ou de la faim ; mais chacun gardait pour soi ce qu'il avait trouvé, et l'armée restait toujours livrée à la plus horrible détresse ; au milieu de la misère générale, les chefs se réunirent en conseil et résolurent de tenter une expédition dans les provinces voisines pour se procurer des vivres. Après avoir assisté à la messe de Noël et reçu les adieux de l'armée, quinze ou vingt mille pèlerins, commandés par le prince de Tarente et le comte de Flandre, s'éloignèrent du camp et se dirigèrent vers le territoire de Harenc ; cette troupe d'élite battit plusieurs détachements de Sarrasins qu'elle rencontra, et revint

sous les murs d'Antioche avec un grand nombre de chevaux et de mulets chargés de provisions. Pendant cette expédition des croisés, les assiégés avaient fait une sortie et livré, à l'armée chrétienne restée au camp, un combat opiniâtre, dans lequel l'évêque du Puy perdit son étendard. L'historien Raymond d'Agiles, témoin de l'échec qu'essuyèrent les assiégeants, s'excuse *auprès des serviteurs de Dieu* de l'affligeante fidélité de son récit, et se justifie en disant que Dieu voulut alors rappeler les chrétiens au repentir par une défaite qui devait les rendre meilleurs, et leur montrer en même temps sa bonté par une victoire qui les délivrait de la famine.

Cependant les provisions qu'avaient apportées le comte de Flandre et Bohémond, ne purent longtemps suffire à la multitude des pèlerins ; chaque jour on faisait de nouvelles incursions, mais chaque jour elles étaient moins heureuses. Toutes les campagnes de la haute Syrie avaient été ravagées par les Turcs et les chrétiens ; les croisés, envoyés à la découverte, mettaient souvent en fuite les infidèles ; mais la victoire, leur unique et dernière ressource, ne pouvait plus ramener l'abondance dans leur camp. Pour comble de misère, toute communication était interrompue avec Constantinople ; les flottes des Pisans et des Génois ne côtoyaient plus les pays occupés par les croisés. Le port de Saint-Siméon, situé à trois lieues d'Antioche, ne voyait arriver aucun vaisseau de la Grèce et de l'Occident. Les pirates flamands qui avaient pris la croix à Tarse, après s'être emparés de Laodicée, avaient été surpris par les Grecs, et depuis plusieurs semaines étaient retenus prisonniers. Les croisés ne s'entretenaient plus dans leur camp que des pertes

qu'ils avaient faites et des maux dont ils étaient menacés.

L'archidiacre de Toul qui, suivi de trois cents pèlerins, s'était retiré dans une vallée à trois milles d'Antioche, fut surpris par les Turcs et périt misérablement avec tous ses compagnons. Dans le même temps on apprit la mort tragique de Suénon, fils du roi de Danemark ; ce jeune prince avait pris la croix et conduisait à la Terre-Sainte quinze cents pèlerins danois. Comme il avait dressé ses tentes au milieu des roseaux qui couvrent les rives du lac de Finimnis, les Turcs, avertis par des Grecs perfides, descendirent des montagnes et vinrent attaquer son camp au milieu des ténèbres de la nuit. Il se défendit longtemps, et son glaive immola un grand nombre de Sarrasins ; mais à la fin, accablé par la fatigue et par la multitude des barbares, il succomba, couvert de blessures mortelles.

« Telles vinrent au camp des croisés, dit Guillaume de Tyr, ces nouvelles pleines de tristesse et de douleur, et elles ajoutaient au sentiment de toutes les calamités qu'on éprouvait. » Tous les jours le froid, la disette, l'épidémie, exerçaient de nouveaux ravages dans le camp des chrétiens. Si on en croit un historien qui partagea leurs misères, l'excès de leurs maux leur arracha des plaintes et des blasphèmes. Bohémond, dont l'éloquence était populaire, entreprit de les ramener à la patience et à la résignation évangéliques. « O chrétiens pusillanimes, leur disait-il, pourquoi murmurez-vous ainsi ? Quand Dieu vous tend la main, vous êtes pleins d'orgueil ; quand il la retire, toute force d'âme vous abandonne : ce n'est donc point le Seigneur, mais la fortune et la victoire que vous adorez, puisque le Seigneur que, dans les jours heureux, vous appelez votre père, devient pour

vous comme un étranger au temps de la disgrâce. » Ce langage de Bohémond cadrait avec les sentiments des croisés : mais que pouvaient les paroles les plus persuasives contre la faim, la maladie et le désespoir ! La mortalité était si grande dans le camp, qu'au rapport des témoins oculaires, les prêtres ne pouvaient suffire à réciter les prières des morts, et que l'espace manquait aux sépultures.

Le camp, avec ces funérailles, ne présentait plus l'aspect d'une armée ; à peine voyait-on quelques soldats sous les armes ; beaucoup de croisés, n'ayant presque plus de vêtements, plus d'abri, languissaient couchés à terre, exposés à toutes les rigueurs de la saison, et remplissant l'air de leurs gémissements. D'autres, pâles et décharnés, couverts de misérables lambeaux, erraient dans les campagnes comme des spectres ou des fantômes, arrachant avec un fer pointu les racines des plantes, enlevant aux sillons les graines récemment confiées à la terre, disputant aux bêtes de somme des herbes sauvages, qu'ils mangeaient sans sel, des chardons, qui leur piquaient la langue, parce qu'ils manquaient de bois pour les faire cuire. Des chiens morts, des insectes rampants, les animaux les plus immondes, apaisaient la faim de ceux qui naguère dédaignaient le pain des peuples de Syrie, et qu'on avait vus, dans leurs festins, rejeter avec dégoût les parties les moins exquis des bœufs et des agneaux. Un spectacle non moins affligeant pour les barons et les chevaliers, c'était de voir périr leurs chevaux de bataille, qu'ils ne pouvaient plus nourrir. Au commencement du siège, on avait compté dans l'armée jusqu'à soixante-dix mille chevaux ; il n'en restait que deux mille, se traînant avec peine, incapables de servir dans les combats.

La désertion vint bientôt se réunir à tous les autres fléaux. La plupart des croisés avaient perdu l'espoir de s'emparer d'Antioche et d'arriver dans la Terre-Sainte. Les uns allaient chercher un asile contre la misère dans la Mésopotamie, soumise à Baudouin ; les autres se retiraient dans les villes de la Cilicie, tombées au pouvoir des chrétiens. Le duc de Normandie se retira à Laodicée et ne revint qu'après trois sommations qui lui furent faites par l'armée, au nom de la religion et de Jésus-Christ. Taticé, général d'Alexis, quitta le camp des croisés avec les troupes qu'il commandait, en promettant de revenir avec des renforts et des vivres. Son départ laissa peu de regrets, et ses promesses, auxquelles on n'avait guère confiance, ne calmèrent point le désespoir des croisés. Ce désespoir fut bientôt porté à son comble, lorsque les pèlerins virent s'éloigner ceux qui devaient leur donner l'exemple de la patience et du courage. Guillaume, vicomte de Melun, incapable de supporter plus longtemps les misères du siège, déserta les drapeaux de Jésus-Christ. Le prédicateur de la croisade, Pierre l'Ermitte, à qui les croisés reprochaient sans doute les malheurs qu'ils éprouvaient, ne put entendre leurs plaintes ni partager leurs misères ; il désespéra du succès de l'expédition et s'enfuit secrètement du camp des chrétiens. Sa désertion causa un grand scandale parmi les pèlerins « et ne les étonna pas moins, dit l'abbé Guibert, que si les étoiles étaient tombées du ciel. » Poursuivi et atteint par Tancrède, il fut ramené honteusement avec Guillaume de Melun. L'armée lui reprocha son coupable abandon, et lui fit jurer sur l'Évangile de ne plus désertir une cause qu'il avait prêchée. On menaça du supplice réservé aux homicides tous ceux qui suivraient

l'exemple qu'il venait de donner à ses compagnons et à ses frères.

Au milieu de ces calamités, le camp des croisés était rempli de Syriens qui, chaque jour, allaient raconter dans la ville les projets, la détresse et le désespoir des assiégeants. L'évêque du Puy employa une ruse innocente pour donner le change aux espions ; il faisait labourer et ensemercer les terres voisines d'Antioche, persuadant ainsi aux Sarrasins que rien ne pouvait lasser la persévérance de ses compatriotes.

Cependant le froid, les orages pluvieux et toutes les rigueurs de l'hiver commençaient à s'apaiser ; on voyait diminuer le nombre des malades, et le camp des chrétiens prenait un aspect moins lugubre. Godefroy, qu'une blessure cruelle avait retenu jusqu'alors dans sa tente, se montra aux yeux de l'armée, et sa présence fit renaître l'espérance et la joie ; le comte d'Édesse, les princes et les monastères d'Arménie envoyèrent de l'argent et des provisions aux chrétiens ; des vivres furent apportés des îles de Chypre, de Chio et de Rhodes ; l'armée cessa d'être livrée aux horreurs de la disette ; l'amélioration du sort des pèlerins fut attribué à leur pénitence et à leur conversion ; ils remercièrent le ciel de les avoir rendus meilleurs et plus dignes de sa protection et de sa miséricorde.

Sur ces entrefaites, les princes d'Alep, de Damas, les émirs de Schaizar, d'Émesse, d'Hiérapolis, levèrent une armée de vingt mille cavaliers pour secourir Antioche ; déjà les guerriers sarrasins s'étaient mis en marche et s'approchaient de la ville, lorsqu'une troupe d'élite sortit du camp et marcha à leur rencontre, conduite par l'infatigable Bohémond

et par Robert, comte de Flandre. Dans une bataille qui fut livrée entre le lac et l'Oronte, les Turcs furent mis en fuite et perdirent mille chevaux avec deux mille combattants. La forteresse de Harenc, dans laquelle l'ennemi avait en vain cherché un asile après sa défaite tomba au pouvoir des chrétiens.

Les croisés voulurent annoncer leur nouveau triomphe aux ambassadeurs du Caire, prêts à s'embarquer au port Saint-Siméon, et quatre chameaux portèrent à ces derniers les têtes et les dépouilles de deux cents guerriers musulmans. Les vainqueurs jetèrent deux cents autres têtes dans la ville d'Antioche, dont la garnison s'attendait encore à être secourue ; ils en exposèrent un grand nombre sur des pieux autour des murailles ; ils étalaient ainsi les trophées sanglants de leur victoire, « pour que ce spectacle, dit Guillaume de Tyr, fût comme une épine dans l'œil de leurs ennemis. » Ils voulaient aussi se venger des insultes que les Sarrasins, assemblés sur leurs remparts, avaient prodiguées à une image de la Vierge, tombée entre leurs mains dans un combat précédent.

Bientôt les croisés devaient signaler leur valeur dans une bataille plus périlleuse et plus meurtrière. Une flotte de Génois et de Pisans était entrée au port Saint-Siméon ; la nouvelle de son arrivée causa une vive joie dans l'armée chrétienne ; un grand nombre de soldats sortirent du camp et coururent vers le port, les uns pour apprendre des nouvelles d'Europe, les autres pour acheter les provisions dont ils avaient besoin. Comme ils revenaient chargés de vivres, et que la plupart d'entre eux n'avaient point d'armes, ils furent attaqués à l'improviste et dispersés par un corps de

quatre mille Sarrasins qui les attendaient sur leur passage. Bohémond et Raymond de Saint-Gilles, qui accompagnaient les pèlerins, ne purent les défendre contre un ennemi supérieur en nombre, et furent obligés de chercher eux-mêmes leur salut dans une retraite précipitée.

Bientôt la nouvelle de leur désastre se répandit parmi les croisés restés devant la ville. Aussitôt Godefroy, à qui le péril donnait la suprême autorité, ordonne aux chefs et aux soldats de voler aux armes. Suivi de son frère Eustache, des deux Robert et du comte de Vermandois, il traverse l'Oronte et va chercher l'ennemi occupé de poursuivre son premier avantage et de couper les têtes des chrétiens tombés sous ses coups. Lorsqu'il est en présence des Sarrasins, il commande aux autres chefs de suivre son exemple, et se jette, l'épée à la main, dans les rangs ennemis. Ceux-ci, accoutumés à combattre de loin et à se servir de l'arc et de la flèche, ne peuvent résister à l'épée et à la lance des croisés. Ils prennent la fuite, les uns vers les montagnes, les autres vers la ville. Accien qui, des tours de son palais, avait vu l'attaque victorieuse des croisés, envoie une troupe d'élite pour soutenir et rallier ceux qui fuyaient ; il accompagne ses soldats jusqu'à la porte du Pont qu'il fait refermer, en leur disant qu'elle ne s'ouvrira plus pour eux qu'après la victoire.

Cette nouvelle troupe ne peut supporter le choc des croisés. Les Turcs n'avaient plus d'autre espoir que de rentrer dans la place ; mais Godefroy, qui avait tout prévu, s'était déjà placé avec les siens sur une éminence entre les fuyards et la porte d'Antioche. Ce fut là que recommença le carnage ; les chrétiens étaient animés par leur victoire, les Sarrasins par leur désespoir et par les cris des habitants de la ville

assemblés sur le rempart. Rien ne peut peindre l'effroyable tumulte de ce nouveau combat. Le cliquetis des armes, les cris des combattants ne permettaient plus aux soldats d'entendre la voix de leurs chefs. On se battait corps à corps et sans ordre ; des flots de poussière couvraient le champ de bataille : le hasard dirigeait les coups des vainqueurs et des vaincus ; les Sarrasins se pressaient, s'embarrassaient dans leur fuite. La confusion était si grande, que plusieurs croisés furent tués par leurs compagnons et leurs frères. Un grand nombre de Sarrasins tombèrent presque sans résistance sous le fer des chrétiens ; plus de deux mille, qui cherchaient à fuir, furent noyés dans l'Oronte. « Les vieillards d'Antioche, dit Guillaume de Tyr, en contemplant du haut des murailles cette sanglante catastrophe, s'affligeaient d'avoir vécu trop longtemps. » Le carnage dura pendant toute la journée ; ce ne fut que vers le soir qu'Accien fit ouvrir les portes de la ville et qu'il reçut les débris des troupes poursuivies par les croisés.

« Ce fut pour nous, s'écrie ici Raymond d'Agiles, un spectacle ravissant que de voir nos pauvres pèlerins revenant au camp après cette victoire. Les uns, qui n'étaient jamais montés à cheval, arrivaient suivis de plusieurs chevaux ; d'autres, jusque-là couverts de lambeaux, portaient deux ou trois robes de soie ; quelques-uns montraient trois ou quatre boucliers pris sur l'ennemi ; leurs compagnons qui n'avaient point combattu, se réjouissaient avec eux, et tous ensemble remerciaient la bonté divine du triomphe des chrétiens. »

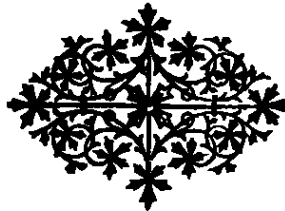
Les chefs et les soldats de l'armée chrétienne avaient fait des prodiges de valeur. Bohémond, Raymond, Tan-

crède, Adhémar, Baudouin du Bourg, Eustache, s'étaient partout montrés à la tête de leurs guerriers. Toute l'armée racontait les coups de lance et les merveilleux faits d'armes du comte de Vermandois et des deux Robert. Le duc de Normandie soutint seul un combat contre un chef des infidèles qui s'avancait au milieu des siens ; d'un coup de sabre il lui fendit la tête jusqu'à l'épaule et l'étendit à ses pieds, en s'écriant : « Je dévoue ton âme impure aux puissances de l'enfer. » Godefroy, qui dans cette journée avait montré l'habileté d'un grand capitaine, signala sa bravoure et sa force par des actions que l'histoire et la poésie ont célébrées. Aucune armure ne pouvait résister au tranchant de son épée ; il faisait voler en éclats les casques et les cuirasses. Un Sarrasin, qui surpassait tous les autres par sa stature, se présenta au fort de la mêlée pour le combattre, et du premier coup mit en pièces son bouclier. Godefroy, indigné de cette audace, se dresse sur ses étriers, s'élance contre son adversaire, et lui porte un coup si terrible qu'il fait voler sa tête dans la poussière.

Les infidèles passèrent la nuit à ensevelir ceux des leurs qui avaient été tués sous les murailles de la ville. Ils les enterrèrent près d'une mosquée bâtie au delà du pont de l'Oronte. Après cette funèbre cérémonie, ils entrèrent dans Antioche, où régnaient le silence et le deuil. Comme les morts, selon l'usage des musulmans, avaient été ensevelis avec leurs vêtements, ces dépouilles tentèrent la populace grossière qui suivait l'armée des croisés ; elle traversa l'Oronte, se précipita en foule sur les tombeaux des Sarrasins, exhuma les cadavres, leur arracha les armes et les habillements dont ils étaient couverts. Bientôt elle vint

montrer au camp les étoffes de soie, les boucliers, les javelots, les riches épées, trouvés dans les cercueils. Ce spectacle ne révolta point les chevaliers et les barons. Le lendemain d'une bataille, et parmi les dépouilles des vaincus, ils contemplèrent avec joie quinze cents têtes séparées de leurs troncs, qui furent promenées en triomphe dans l'armée et leur rappelèrent leur victoire et la perte qu'ils avaient fait essuyer aux infidèles.

Toutes ces têtes jetées dans l'Oronte, et les cadavres des musulmans qui, la veille, s'étaient noyés dans le fleuve, allèrent porter au loin la nouvelle de la victoire des croisés (1098).





V. — Circonstances tragiques de la prise d'Antioche ; la nuit terrible.

Les chrétiens s'étaient rendus maîtres de tous les dehors de la place assiégée ; ils pouvaient se répandre avec sécurité dans les campagnes voisines ; comme toutes les portes de la ville étaient fermées, les combats furent suspendus, mais de part et d'autre on se faisait encore la guerre par des actes de barbarie.

Les Turcs ne cessaient de persécuter les chrétiens, habitants d'Antioche. Plus d'une fois le vénérable patriarche des Grecs, le corps meurtri de coups et chargé de liens, avait été traîné sur les murailles et montré aux assiégeants comme une victime dévouée à la mort. C'était surtout contre les prisonniers que s'exerçait la fureur des Turcs. Ils conduisirent un jour sur les remparts un chevalier chrétien, nommé Raymond Porcher, et le menacèrent de lui couper la tête, s'il n'exhortait les croisés à le racheter pour une somme d'argent. Celui-ci, feignant d'obéir, s'adressa aux assiégeants et leur dit : « Regardez-moi comme un homme mort, et ne faites aucun sacrifice pour ma liberté ; tout ce que je vous demande, ô mes frères, c'est que vous poursuiviez vos attaques contre cette ville infidèle qui ne peut résister longtemps, et que vous restiez ferme dans la foi du Christ, car Dieu est avec vous et y sera toujours ! » Accien s'étant fait expliquer le sens de ces paroles, exigea que Raymond Porcher embrasât sur-le-champ l'islamisme, lui promettant, s'il y consen-

tait, toutes sortes de biens et d'honneurs, le menaçant de la mort s'il refusait. Alors le pieux chevalier, tombant à genoux, les yeux tournés vers l'Orient, les mains jointes, se mit à prier Dieu pour qu'il daignât le secourir et recevoir son âme dans le sein d'Abraham. A ces mots, Accien, plus irrité, ordonne qu'on lui tranche la tête : les Turcs obéissent avec une joie barbare. En même temps les autres prisonniers chrétiens qui se trouvaient dans Antioche, sont amenés devant le prince musulman, qui commande à ses soldats de les dépouiller de leurs vêtements, de les lier avec des cordes, et de les jeter au milieu des flammes d'un bûcher. Ainsi ces malheureux captifs reçurent tous, dans le même jour, la couronne du martyr, « et portèrent dans le ciel, dit Tudebode, des étoiles blanches devant le Seigneur, à qui toute gloire appartient. »

Cependant Antioche était en proie à la disette qui avait si longtemps désolé les croisés, et voyait chaque jour diminuer le nombre de ses défenseurs ; Accien demanda une trêve et promit de se rendre s'il n'était bientôt secouru. Les croisés, toujours pleins d'une confiance aveugle, consentirent à une paix qui devait leur ôter tous leurs avantages et donner à l'ennemi les moyens de gagner du temps et de réparer ses forces.

Les assiégés en effet profitèrent de la trêve pour se procurer les secours et les vivres nécessaires ; les chrétiens ne déployaient au pied des murs qu'une valeur impuissante, et la ville, après sept mois de siège, pouvait braver encore longtemps la force de leurs armes, si l'ambition et la ruse n'avaient fait pour la cause des croisés ce que n'avaient pu faire la patience et la bravoure. Bohémond, que le désir

d'accroître sa fortune avait entraîné dans la croisade, cherchait partout l'occasion de réaliser ses projets. La fortune de Baudouin avait éveillé sa jalousie et le poursuivait dans son sommeil. Il osa jeter ses vues sur Antioche, et les circonstances le favorisèrent assez pour lui faire rencontrer un homme qui pût remettre cette place entre ses mains. Cet homme, qui se nommait Phirous, était, quoi qu'en disent plusieurs historiens qui lui donnent une noble origine, le fils d'un Arménien dont le métier consistait à faire des cuirasses. D'un caractère inquiet et remuant, il aspirait sans cesse à changer de condition et d'état. Il avait abjuré la religion chrétienne par esprit d'inconstance et dans l'espoir d'avancer sa fortune ; il était doué d'un sang-froid admirable, d'une audace à toute épreuve, et toujours prêt à faire pour de l'argent ce qu'on pouvait à peine attendre du plus ardent fanatisme. Pour satisfaire son ambition et son avarice, rien ne lui paraissait injuste ou impossible. Comme il était actif, adroit et insinuant, il avait obtenu la confiance d'Accien, qui l'admettait à son conseil. Le prince d'Antioche lui avait confié le commandement de trois des principales tours de la place. Il les défendit d'abord avec zèle, mais sans avantage pour sa fortune ; il se lassa d'une fidélité stérile, dès qu'il put penser que la trahison pouvait lui être plus profitable.

Dans l'intervalle des combats, il avait eu plusieurs fois l'occasion de voir le prince de Tarente, Bohémond. Ces deux hommes se devinèrent à première vue, et ne tardèrent pas à se confier l'un à l'autre. Dans les premiers entretiens, Phirous se plaignit des outrages qu'il avait reçus des musulmans ; il s'affligea d'avoir abandonné la religion de Jésus-Christ, et pleura sur les persécutions qu'éprouvaient les

chrétiens d'Antioche. Il n'en fallait pas davantage au prince de Tarente pour connaître les secrètes pensées de Phirous ; il loua ses remords et ses sentiments, et lui fit les plus magnifiques promesses. Alors le renégat lui ouvrit son cœur. Ils se jurèrent l'un à l'autre un inviolable attachement, et promirent d'entretenir une active correspondance. Ils se revirent ensuite plusieurs fois, et toujours dans le plus grand secret. A chaque entrevue, Bohémond disait à Phirous que le sort des croisés était entre ses mains, et qu'il ne tenait qu'à lui d'en obtenir de grandes récompenses. De son côté, Phirous protestait de son désir de servir les croisés, qu'il regardait comme ses frères ; et pour assurer le prince de Tarente de sa fidélité, ou pour excuser sa trahison, il disait que Jésus-Christ, qui lui était apparu, lui avait conseillé de livrer Antioche aux chrétiens. Bohémond n'avait pas besoin d'une pareille protestation. Il n'eut pas de peine à croire ce qu'il désirait avec ardeur ; et lorsqu'il fut convenu avec Phirous des moyens d'exécuter les projets qu'ils avaient longtemps médités, il fit assembler les principaux chefs de l'armée chrétienne. Il leur exposa avec chaleur les maux qui jusqu'alors avaient désolé les croisés, et les maux plus grands encore dont ils étaient menacés. Il ajouta qu'une puissante armée s'avançait au secours d'Antioche ; que la retraite ne pouvait se faire sans honte et sans danger ; qu'il n'était plus de salut pour les chrétiens que dans la conquête de la ville. « La place, il est vrai, était défendue par d'inexpugnables remparts ; mais on devait savoir que toutes les victoires ne s'obtenaient pas par les armes et sur le champ de bataille ; que celles qu'on obtenait par l'adresse n'étaient pas les moins importantes ni les moins glorieuses. Il fallait



Godofroy refusa le diadème. (P. 125.)

donc séduire ceux qu'on ne pouvait vaincre, et prévenir les ennemis par une entreprise adroite et courageuse. Parmi les habitants d'Antioche, différents de mœurs et de religion, opposés d'intérêts, il devait s'en trouver qui seraient accessibles à la séduction et à des promesses brillantes. Il s'agissait d'un service si important pour l'armée chrétienne, qu'il était bon d'encourager toutes les tentatives. La possession même d'Antioche ne lui paraissait pas d'un trop haut prix pour récompenser le zèle de celui qui serait assez habile ou assez heureux pour faire ouvrir les portes de la ville aux croisés. »

Bohémond ne s'expliqua pas plus clairement, mais il fut deviné par l'ambition jalouse de quelques chefs qui avaient peut-être les mêmes desseins que lui. Raymond repoussa surtout avec force les adroites insinuations du prince de Tarente. « Nous sommes tous, dit-il, des frères et compagnons ; il serait injuste qu'après avoir tous couru la même fortune, un seul d'entre nous recueillît le fruit de nos travaux. Pour moi, ajouta-t-il en jetant un regard de colère et de mépris sur Bohémond, je n'ai pas traversé tant de pays, bravé tant de périls, prodigué mon sang, mes soldats et mes trésors, pour payer du prix de nos conquêtes quelque artifice grossier, quelque stratagème honteux dont il faut laisser l'invention à des femmes. » Ces paroles véhémentes eurent tout le succès qu'elles devaient avoir parmi des guerriers accoutumés à vaincre par les armes, et qui n'estimaient une conquête que lorsqu'elle était le prix du courage. Le plus grand nombre des chefs rejetèrent la proposition du prince de Tarente, et mêlèrent leurs railleries à celles de Raymond. Bohémond, que l'histoire a surnommé l'Ulysse des Latins,

fit tout ce qu'il put pour se contenir et cacher son dépit. Il sortit du conseil en souriant, persuadé que la nécessité ramènerait bientôt les croisés à son avis.

Rentré dans sa tente, il envoie des émissaires dans tous les quartiers pour semer les nouvelles les plus alarmantes. Comme il l'avait prévu, la consternation s'empare des chrétiens. Quelques-uns des chefs de l'armée sont envoyés à la découverte pour reconnaître la vérité des bruits répandus dans le camp. Ils reviennent bientôt annoncer que Kerbogâ, prince de Mossoul, s'avance vers Antioche avec une armée de deux cent mille hommes rassemblés sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Cette armée, qui avait menacé la ville d'Édesse et ravagé la Mésopotamie, n'était plus qu'à sept journées de marche. A ce récit, la crainte redouble parmi les croisés. Bohémond parcourt les rangs, exagère le péril ; il affecte de montrer plus de tristesse et d'effroi que tous les autres ; mais au fond du cœur il se rassure, et sourit à l'idée de voir bientôt ses espérances accomplies. Les chefs se réunissent de nouveau pour délibérer sur les mesures qu'ils ont à prendre dans une circonstance si périlleuse. Deux avis partagent le conseil. Les uns veulent qu'on lève le siège et qu'on aille à la rencontre des Sarrasins ; les autres, qu'on divise l'armée en deux corps, qu'une partie marche contre Kerbogâ, et que l'autre reste à la garde du camp. Ce dernier avis allait prévaloir lorsque Bohémond demande à parler. Il n'a point de peine à faire sentir les inconvénients des deux partis proposés. Si on levait le siège, on allait se trouver entre la garnison d'Antioche et une armée formidable. Si on continuait le blocus de la ville, et que la moitié de l'armée seulement allât à la rencontre de Kerbogâ, on devait

éprouver une double défaite. « Les plus grands périls, ajouta le prince de Tarente, nous environnent. Le temps presse ; demain peut-être il ne sera plus possible d'agir ; demain nous aurons perdu le fruit de nos travaux et de nos victoires : mais non, je ne puis le penser ; Dieu, qui nous a conduits jusqu'ici par la main, ne permettra pas que nous ayons combattu en vain pour sa cause ; il veut sauver l'armée chrétienne, il veut nous conduire jusqu'au tombeau de son fils. Si vous accueillez la proposition que j'ai à vous faire, demain l'étendard de la croix flottera sur les murs d'Antioche, et nous marcherons en triomphe à Jérusalem. »

En achevant ces paroles, Bohémond montra les lettres de Phirous, qui promettait de livrer les trois tours qu'il commandait. Phirous déclarait qu'il était prêt à tenir sa promesse, mais il ne voulait avoir affaire qu'au prince de Tarente. Il exigeait, pour prix de ses services, que Bohémond restât maître d'Antioche. Le prince italien ajouta qu'il avait déjà donné des sommes considérables à Phirous, que lui seul avait obtenu sa confiance, et qu'une confiance réciproque était le plus sûr garant du succès dans une entreprise aussi difficile. « Au reste, poursuivit-il, si on trouve un meilleur moyen de sauver l'armée, je suis prêt à l'approuver et je renoncerai volontiers au partage d'une conquête d'où dépend le salut de tous les croisés. »

Le péril devenait tous les jours plus pressant : il était honteux de fuir, imprudent de combattre, dangereux de temporiser. La crainte fit taire tous les intérêts de la rivalité. Plus les chefs avaient montré d'abord d'opposition au projet de Bohémond, plus ils trouvèrent alors de bonnes raisons pour l'adopter. « Une conquête partagée n'était plus

une conquête. Le partage d'Antioche pouvait d'ailleurs faire naître une foule de divisions dans l'armée, et la mener à sa perte. On ne donnait que ce qu'on n'avait point encore; on le donnait pour assurer la vie des chrétiens. Il valait mieux qu'un seul profitât des travaux de tous, que de périr tous pour s'opposer à la fortune d'un seul. Au surplus, la prise d'Antioche n'était point le but de la croisade; on n'avait pris les armes que pour délivrer Jérusalem: tout retard était contraire à ce que la religion espérait de ses soldats, à ce que l'Occident attendait de ses plus braves chevaliers. » Tous les chefs, excepté l'inflexible Raymond, se réunirent pour accorder à Bohémond la principauté d'Antioche, et le conjurèrent de presser l'exécution de son projet.

A peine sorti du conseil, le prince de Tarente fait avertir Phirous, qui lui envoie son propre fils en otage. L'exécution du complot est fixée au lendemain. Pour laisser les assiégés dans la plus grande sécurité, on décide que l'armée chrétienne quittera son camp, qu'elle dirigera d'abord sa marche vers la route par laquelle doit arriver le prince de Mossoul, et qu'au retour de la nuit elle se réunira sous les murs d'Antioche. Le lendemain, au point du jour, les troupes reçoivent l'ordre de préparer leur départ; les croisés sortent du camp quelques heures avant la nuit; ils s'éloignent, trompettes sonnantes et enseignes déployées. Après quelques moments de marche, ils retournent sur leurs pas et reviennent en silence vers Antioche. Au signal du prince de Tarente, ils s'arrêtent dans un vallon situé à l'occident et voisin de la tour des Trois-Sœurs, où commandait Phirous. Ce fut là qu'on déclara à l'armée chrétienne

le secret de la grande entreprise qui devait lui ouvrir les portes de la ville.

Cependant les projets de Phirous et de Bohémond avaient été sur le point d'échouer. Au moment où l'armée chrétienne venait de quitter son camp et que tout se préparait pour l'exécution du complot, le bruit d'une trahison se répand tout à coup dans Antioche. On soupçonne les chrétiens et les nouveaux musulmans ; on prononce le nom de Phirous ; on l'accuse sourdement d'entretenir des intelligences avec les croisés. Il est obligé de paraître devant Accien, qui l'interroge et tient les yeux fixés sur lui pour pénétrer ses pensées ; mais Phirous dissipe tous les soupçons par sa contenance ; il propose lui-même des mesures contre les traîtres, et conseille à son maître de changer les commandants des principales tours. On applaudit à ce conseil, qu'Accien se propose de suivre dès le jour suivant. En même temps des ordres sont donnés pour charger de fers et mettre à mort, au milieu des ténèbres de la nuit, les chrétiens qui se trouvent dans la ville. Le renégat est renvoyé ensuite à son poste, comblé d'éloges pour son exactitude et sa fidélité. A l'approche de la nuit, tout paraissait tranquille dans Antioche, et Phirous, échappé au plus grand danger, attendait les croisés dans la tour qu'il devait leur livrer.

Comme son frère commandait une tour voisine de la sienne, il va le trouver et cherche à l'entraîner dans son complot. « Mon frère, lui dit-il, vous savez que les croisés ont quitté leur camp, et qu'ils vont au devant de l'armée de Kerbogâ. Quand je songe aux misères qu'ils ont éprouvées et à la mort qui les menace, je ne puis me défendre d'une sorte de pitié. Vous n'ignorez pas non plus que cette nuit

même tous les chrétiens qui habitent Antioche, après avoir souffert toutes sortes d'outrages, vont être massacrés par les ordres d'Accien. Je ne puis m'empêcher de les plaindre ; je ne puis oublier que nous sommes nés dans la même religion et que nous fûmes autrefois leurs frères. » Ces paroles de Phirous ne produisirent pas l'effet qu'il en attendait. « Je m'étonne, lui répondit son frère, de vous voir plaindre des hommes qui doivent être pour nous un objet d'horreur. Avant que les croisés fussent arrivés devant Antioche, nous étions comblés de biens. Depuis qu'ils assiègent la ville, nous passons notre vie au milieu des dangers et des alarmes. Puissent les maux qu'ils ont attirés sur nous retomber sur eux ! Quant aux chrétiens qui habitent parmi nous, ignorez-vous que la plupart d'entre eux sont des traîtres, et qu'ils ne songent qu'à nous livrer au fer de nos ennemis ? » En achevant ces mots, il jette sur Phirous un regard menaçant. Le renégat voit qu'il est deviné ; il ne reconnaît plus son frère dans celui qui refuse d'être son complice, et, pour toute réponse, il lui plonge son poignard dans le cœur. ¹

Enfin on arrive au moment décisif. La nuit était obscure ; un orage qui s'était élevé augmentait encore l'épaisseur des ténèbres ; le vent qui ébranlait les toits, les éclats de la foudre, ne permettaient aux sentinelles d'entendre aucun bruit autour des remparts. Le ciel paraissait enflammé vers l'Occident, et la vue d'une comète qu'on aperçut alors à l'horizon, semblait annoncer à l'esprit superstitieux de certains croisés le moment marqué pour la ruine et la destruction des infidèles.

(1) D'autres historiens disent que Phirous garda le silence, et que son frère fut tué au moment où les tours furent livrées aux croisés.

Ils attendaient le signal avec impatience. La garnison d'Antioche était plongée dans le sommeil ; Phirous seul veillait et méditait son complot. Un Lombard, nommé Payen, envoyé par Bohémond, monte dans la tour par une échelle de cuir. Phirous le reçoit, lui dit que tout est préparé ; et pour lui donner un témoignage de la fidélité, lui montre le cadavre de son propre frère qu'il venait d'égorger. Au moment où ils s'entretenaient de leur complot, un officier de la garnison vient visiter les postes ; il se présente avec une lanterne devant la tour de Phirous. Celui-ci, sans laisser paraître le moindre trouble, fait cacher l'émissaire de Bohémond et vient au-devant de l'officier. Il reçoit des éloges sur sa vigilance, et se hâte de renvoyer Payen avec des instructions pour le prince de Tarente. Le Lombard revient auprès de l'armée chrétienne, où il raconte ce qu'il a vu, et conjure Bohémond, de la part de Phirous, de ne pas perdre un moment pour agir.

Mais tout à coup la crainte s'empare des soldats ; au moment de l'exécution, ils ont vu toute l'étendue du danger ; aucun d'eux ne se présente pour monter sur le rempart. En vain Godefroy, en vain le prince de Tarente, emploient tour à tour les promesses et les menaces, les chefs et les soldats restent immobiles. Bohémond monte lui-même par l'échelle de corde, dans l'espoir qu'il sera suivi par les plus braves ; personne ne se met en devoir de marcher sur ses pas ; il arrive seul dans la tour de Phirous, qui lui fait les plus vifs reproches sur sa lenteur. Bohémond redescend à la hâte vers ses soldats, auxquels il répète que tout est prêt pour les recevoir. Son discours, et surtout son exemple, raniment enfin les courages. Soixante croisés se présentent pour l'esca-

lade. Ils montent par l'échelle de cuir, encouragés par un chevalier nommé Covel, que l'historien de Tancrede compare à un aigle conduisant ses petits et volant à leur tête. Parmi ces soixante braves, on distingue le comte de Flandre et plusieurs des principaux chefs. Bientôt soixante autres croisés se pressent sur les pas des premiers ; ils sont suivis par d'autres, qui montent en si grand nombre et avec tant de précipitation, que le créneau auquel l'échelle était attachée, s'ébranle et tombe avec fracas dans le fossé. Ceux qui touchaient au sommet des murailles, retombent sur les lances et les épées nues de leurs compagnons. Le désordre, la confusion règnent parmi les assaillants ; cependant les chefs du complot voient tout d'un œil tranquille. Phirous, sur le corps sanglant de son frère, embrasse ses nouveaux compagnons ; il livre à leurs coups un autre frère qui restait auprès de lui, et les met en possession des trois tours confiées à son commandement. Sept autres tours tombent encore en leur pouvoir. Phirous appelle alors à son aide toute l'armée chrétienne ; il attache au rempart une nouvelle échelle, par laquelle montent les plus impatients ; il indique aux autres une porte qu'ils enfoncent et par laquelle ils pénètrent en foule dans la ville.

Godefroy, Raymond, le comte de Normandie, sont bientôt dans les rues d'Antioche à la tête de leurs bataillons. On fait sonner toutes les trompettes, et sur ses quatre collines la ville retentit du cri terrible : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Au premier bruit de cette attaque tumultueuse, les chrétiens qui habitaient Antioche croient tous que leur dernière heure est venue, et que les musulmans viennent pour les égorger. Ceux-ci, à moitié endormis, sortent de leurs maisons pour

connaître la cause du bruit qu'ils entendent, et meurent sans savoir quels sont les traîtres, quelle main les a frappés. Quelques-uns, avertis du danger, fuient vers la montagno où s'élevait la citadelle ; d'autres se précipitent hors des portes de la ville ; tous ceux qui ne peuvent fuir, tombent sous les coups du vainqueur.

Au milieu de cette sanglante victoire, Bohémond ne négligea point de prendre possession d'Antioche ; et, lorsque le jour parut, on vit flotter son drapeau rouge sur l'une des plus hautes tours de la ville. A cet aspect, les croisés qui étaient restés à la garde du camp, font éclater leur joie ; ils arrivent à la hâte dans la place pour prendre part à la nouvelle conquête des chrétiens. Le carnage des musulmans se poursuivait avec ardeur. La plupart des chrétiens, habitants d'Antioche, qui, pendant le siège, avaient beaucoup souffert de la tyrannie des infidèles, se réunirent à leurs libérateurs ; plusieurs d'entre eux montraient les fers dont ils avaient été chargés par les Turcs, et cette vue irritait encore la fureur de l'armée victorieuse. Les places publiques étaient couvertes de cadavres ; le sang coulait par torrents dans les rues. On pénètre dans les maisons ; des signes religieux indiquent aux croisés celles des chrétiens ; des hymnes sacrées leur font connaître leurs frères. Tout ce qui n'est pas marqué d'une croix est l'objet de leur fureur ; tous ceux qui ne prononcent pas le nom du Christ sont massacrés sans miséricorde.

Dans une seule nuit, Antioche avait vu périr plus de dix mille de ses habitants. Plusieurs de ceux qui s'étaient enfuis dans les campagnes voisines, furent poursuivis et ramenés dans la ville, où les attendaient l'esclavage et la mort.

Dans les premiers moments du désordre, Accien, voyant qu'il était trahi, et n'osant plus se confier à aucun de ses officiers, avait résolu de fuir vers la Mésopotamie et d'aller au-devant de l'armée de Kerbogâ. Sorti des portes, il s'avavançait sans escorte à travers les montagnes et les forêts, lorsqu'il fut rencontré par des bûcherons arméniens. Ceux-ci reconnurent le prince d'Antioche; et comme il était sans suite, comme il portait sur son visage les marques de l'abattement et de la douleur, ils jugèrent que la ville était prise. L'un d'entre eux s'approcha de lui, lui arracha son épée et la lui plongea dans le sein. Sa tête fut apportée aux nouveaux maîtres d'Antioche, et Phirous contempla sans crainte les traits de celui qui, la veille, pouvait l'envoyer à la mort. Après avoir reçu de grandes richesses pour prix de sa trahison, ce renégat embrassa le christianisme qu'il avait abandonné, et suivit les croisés à Jérusalem. Deux ans après, comme son ambition n'était pas satisfaite, il revint à la religion de Mahomet, et mourut abhorré des musulmans et des chrétiens, dont il avait tour à tour embrassé et trahi la cause.

Quand les chrétiens furent las de carnage, ils prirent des dispositions pour attaquer la citadelle d'Antioche; comme elle s'élevait sur le sommet d'une montagne inaccessible de plusieurs côtés, tous leurs efforts furent inutiles. Ils se contentèrent de l'entourer de soldats et de machines de guerre pour contenir la garnison; ils se répandirent ensuite dans la ville, où ils célébrèrent leur victoire.



VI. — Souffrances des chrétiens en Palestine pendant la première croisade. — Valeur de Godefroy de Bouillon. — Péripéties du siège de Jérusalem. — Prise de cette ville par les croisés.

ANTIOCHE avait vu devant ses remparts plus de trois cent mille croisés sous les armes; deux cent mille avaient été moissonnés par les combats, la misère et les maladies. Un grand nombre de pèlerins n'avaient pu supporter les fatigues de la guerre sainte, et, perdant l'espoir de voir Jérusalem, ils étaient retournés en Occident. Plusieurs avaient fixé leur demeure dans Antioche, dans Édesse, et d'autres villes qu'ils avaient délivrées de la domination des infidèles. En dernier lieu, l'armée qui devait faire la conquête des saints Lieux, comptait à peine sous ses drapeaux cinquante mille combattants.

Cependant les chefs n'hésitèrent point à poursuivre leur entreprise. Les guerriers qui restaient dans les rangs avaient résisté à toutes les épreuves. Ils ne traînaient plus à leur suite une multitude inutile et embarrassante. Moins ils étaient nombreux, moins on avait à redouter l'indiscipline, la licence et la disette. Fortifiés en quelque sorte par leurs pertes, ils étaient peut-être plus redoutables qu'au commencement de la guerre.

L'armée chrétienne suivait les côtes de la mer, où elle pouvait être approvisionnée par les flottes des Pisans, des

Génois, et par celles des pirates flamands. Une foule de chrétiens et de pieux solitaires qui habitaient les montagnes voisines, accouraient pour visiter leurs frères d'Occident, leur apportaient des vivres, et les guidaient dans leur expédition.

Les chroniques contemporaines se plaisent à célébrer l'ordre admirable qui régnait dans cette armée si longtemps agitée par la discorde. Des porte-étendard marchaient à la tête des pèlerins ; venaient ensuite les différents corps de l'armée ; au milieu d'eux se trouvaient les bagages : le clergé, la foule du peuple sans armes, fermaient la marche. Les trompettes retentissaient sans cesse, et les premiers rangs s'avançaient lentement pour que les plus faibles pussent suivre les drapeaux. Chacun veillait à son tour pendant la nuit, et lorsqu'on avait quelque sujet de crainte, toute l'armée était prête à combattre. On punissait ceux qui manquaient à la discipline, on instruisait ceux qui n'en connaissaient pas les lois, les chefs et les prêtres exhortaient tous les croisés à s'aider les uns les autres, à donner l'exemple des vertus évangéliques ; tous se montraient patients, sobres et charitables.

Les croisés eurent souvent à passer dans des chemins détruits par les torrents et des défilés suspendus sur des abîmes. Telle était la crainte qui se répandait à leur approche, parmi les musulmans, qu'ils ne rencontrèrent point d'ennemis dans des lieux où, d'après le récit d'un témoin oculaire, cent guerriers sarrasins auraient suffi pour arrêter le genre humain tout entier. Descendus dans la plaine, ils traversèrent les terres de Bérithe, de Tyr et de Sidon. Les musulmans, enfermés dans leurs murailles, envoyèrent

aux pèlerins des provisions, les conjurant de respecter les jardins et les vergers, parure et richesse de leur territoire.

Les chrétiens ayant toujours suivi les côtes de la mer, arrivèrent devant les murs d'Accon, l'ancienne Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acree. L'émir qui commandait dans cette ville pour le calife d'Egypte, leur envoya des vivres, et leur promit de se rendre lorsqu'ils seraient maîtres de Jérusalem. Comme les croisés n'avaient point le projet d'attaquer Ptolémaïs, ils reçurent avec joie la soumission et les promesses de l'émir égyptien ; mais une singulière circonstance leur fit bientôt connaître que le gouverneur de la ville n'avait d'autre intention que celle de les éloigner de son territoire et de leur susciter des ennemis dans le pays qu'ils allaient traverser. L'armée chrétienne, après avoir quitté les campagnes de Ptolémaïs, s'était avancée entre la mer et le mont Carmel, et campait près de l'étang de Césarée, lorsqu'une colombe, échappée des serres d'un oiseau de proie, tomba sans vie au milieu des soldats chrétiens. L'évêque d'Apt, qui ramassa cet oiseau, trouva sous ses ailes une lettre écrite par l'émir de Ptolémaïs, à celui de Césarée : « La race maudite des chrétiens, disait l'émir, vient de traverser mon territoire : elle va passer sur le vôtre : que tous les chefs des villes musulmanes soient avertis de sa marche, et qu'ils prennent des mesures pour écraser nos ennemis. » Cette lettre fut lue dans le conseil des princes et devant toute l'armée. Les croisés, au rapport de Raymond d'Agiles, témoin oculaire, firent éclater leur surprise et leur joie, et ne doutèrent plus que Dieu ne protégât leur entreprise, puisqu'il leur envoyait les oiseaux du ciel pour leur

révéler les secrets des infidèles. Remplis d'un nouvel enthousiasme, ils continuèrent leur route.

Tandis que l'armée chrétienne s'avavançait à travers les montagnes de la Judée, les musulmans, qui habitaient les deux rives du Jourdain, les frontières de l'Arabie et les vallées de Sichem, accouraient dans la capitale de la Palestine, les uns pour la défendre les armes à la main, les autres pour y chercher un asile avec leurs familles et leurs troupeaux. Sur leur passage, les chrétiens du pays étaient accablés d'outrages et chargés de fers ; les oratoires et les églises livrés au pillage et aux flammes. Toutes les contrées voisines de Jérusalem présentaient le spectacle de la désolation ; les campagnes et les cités retentissaient partout du tumulte et des menaces de la guerre.

Les croisés passèrent une nuit dans le village d'Anatbot. Il n'étaient plus qu'à trois lieues de Jérusalem ; ils reçurent là une députation des chrétiens de Bethléem, qui vinrent implorer leur secours. Touché de leurs prières, Tancrède partit au milieu de la nuit avec trois cents guerriers, et planta le drapeau des croisés sur les murs de la ville, à l'heure même où la naissance de Jésus-Christ fut annoncée aux bergers de la Judée.

Pendant cette nuit mémorable, personne dans l'armée chrétienne ne put se livrer au sommeil ; jamais on n'attendit le jour avec plus d'impatience ; à peine les ténèbres commençaient-elles à se dissiper, que plusieurs pèlerins, devant leurs drapeaux et bravant tous les dangers, allèrent jusqu'aux portes de la Ville sainte, et revinrent dire à leurs compagnons ce qu'ils avaient vu. L'enthousiasme des croisés était à son comble. Quand le soleil s'éleva sur l'horizon,

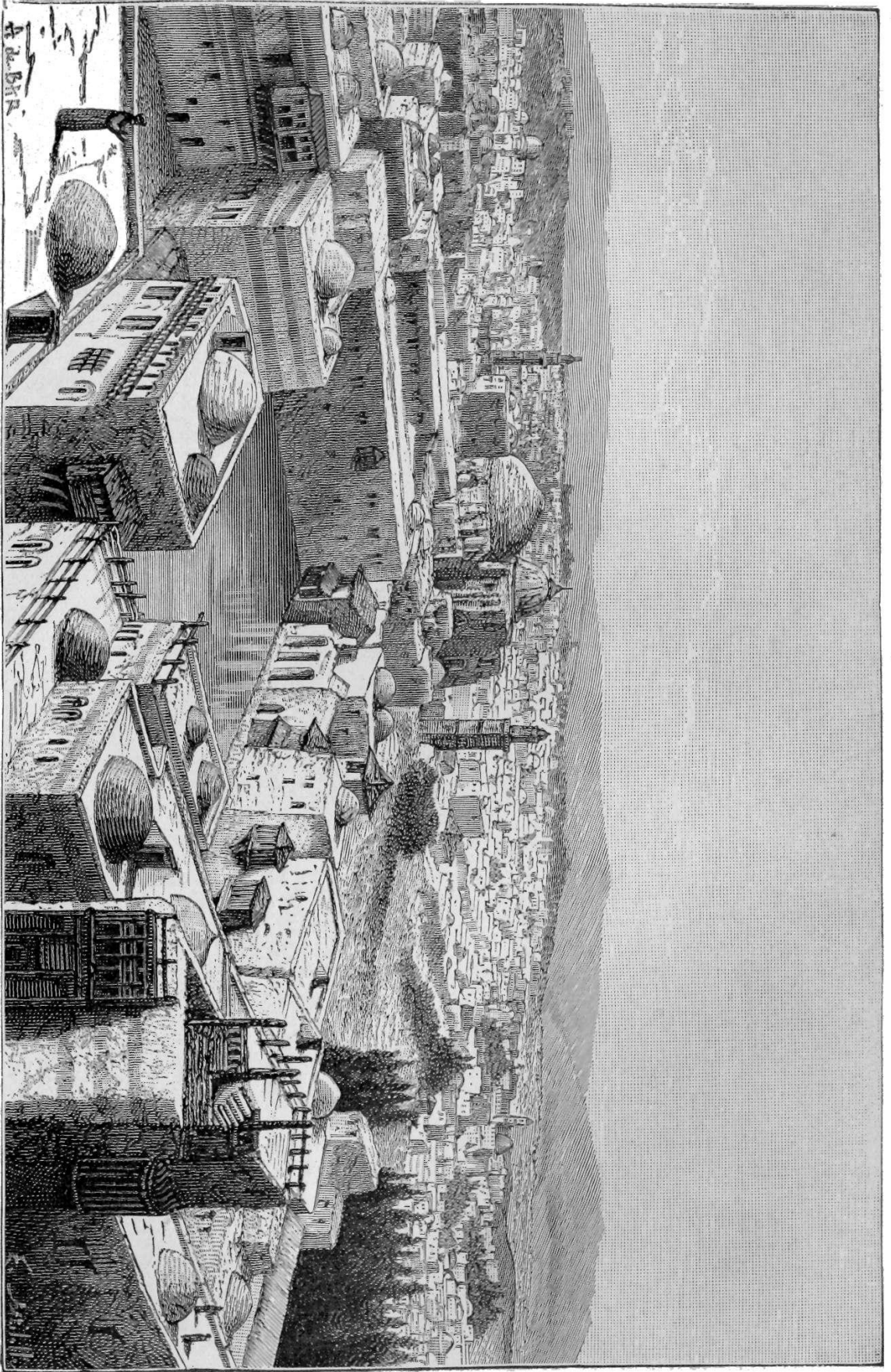
toute l'armée s'avança, enseignes déployées, et tout à coup la cité révéérée s'offrit aux regards des soldats de la croix, rangés en bataille. Les premiers qui l'aperçoivent, s'écrient d'une seule voix : *Jérusalem ! Jérusalem !* Le nom de Jérusalem vole de bouche en bouche, de rang en rang ; les mots de *Jérusalem ! Dieu le veut !* sont répétés à la fois par soixante mille pèlerins, et retentissent sur le mont Sion et sur la montagne des Oliviers. Tous les croisés précipitent leur marche ; l'ardent désir qui les anime leur fait oublier que l'ennemi est près d'eux et répand le désordre dans leurs bataillons. Les cavaliers descendent de cheval et s'avancent les pieds nus ; les uns se jettent à genoux, les yeux tournés tantôt vers le ciel, tantôt vers la ville sainte ; les autres, prosternés dans la poussière, baisent avec dévotion une terre honorée par la présence du Sauveur du monde. Dans leur transport, ils passent de la joie à la tristesse, et de la tristesse à la joie ; tantôt ils se félicitent de toucher au dernier terme de leurs travaux ; tantôt ils pleurent sur leurs péchés, sur la mort de Jésus-Christ, sur son tombeau profané ; tous renouvellent le serment qu'ils ont fait tant de fois, de délivrer Jérusalem du joug sacrilège des musulmans.

A l'approche des croisés, le lieutenant du calife, Iftickhar, avait fait combler ou empoisonner les citernes, et s'était environné d'un désert où les chrétiens devaient se trouver en proie à tous les genres de misères. Les vivres, les provisions nécessaires à un long siège avaient été transportées dans la place. Un grand nombre d'ouvriers s'occupaient jour et nuit de creuser les fossés, de réparer les tours et les remparts. La garnison s'élevait à quarante mille hommes ; vingt mille habitants avaient pris les armes. Les imans

parcouraient les rues, exhortant le peuple à la défense de la ville ; des sentinelles veillaient sans cesse sur les minarets, sur les hauteurs de Sion et du mont des Oliviers.

Dans la nuit qui précéda l'arrivée de l'armée chrétienne, plusieurs guerriers sarrasins s'étaient avancés au-devant des croisés. Paudouin du Bourg avec ses chevaliers marcha à leur rencontre : accablé par le nombre, il fut bientôt secouru par Tancrède, qui accourait de Bethléem. Après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'aux portes de la Ville sainte, le héros normand laissa ses compagnons et se rendit seul sur le mont des Oliviers, d'où il contempla à loisir la cité promise aux armes et à la dévotion des pèlerins. Il fut troublé dans sa pieuse contemplation par cinq musulmans qui sortirent de la ville et vinrent l'attaquer. Tancrède ne chercha point à éviter le combat ; trois Sarrasins tombèrent sous ses coups ; les deux autres s'enfuirent vers la ville. Sans hâter ni ralentir sa marche, Tancrède vint ensuite rejoindre le gros de l'armée, qui dans son enthousiasme, s'avancait sans ordre et s'approchait de la sainte cité, en chantant ces paroles d'Isaïe : « Jérusalem, lève les yeux, et vois le libérateur qui vient briser tes fers. »

Dès le lendemain de leur arrivée, les croisés s'occupèrent de former le siège de la place. Une esplanade couverte d'oliviers s'étend sur le côté septentrional ; là le terrain présente une surface unie, et c'est le seul endroit autour de la ville qui puisse se prêter au campement d'une armée. Godefroy de Bouillon, Robert comte de Normandie, Robert, comte de Flandre, dressèrent leurs tentes au milieu de cette esplanade ; leur camp s'étendait entre la grotte de Jérémie et les sépulcres des rois. Tancrède planta ses pavil-



Jerusalem (P. 90.)

lons à la droite de Godefroy et des deux Robert, sur le terrain qui fait face au nord-ouest des murailles. Après le camp de Tancrède, venait celui de Raymond, comte de Toulouse, en face de la porte du Couchant. Ses tentes couvraient les hauteurs appelées maintenant collines de Saint-Georges, séparées des remparts par l'étroite vallée de Rephaïm et par une vaste et profonde piscine. Cette position ne lui permettait pas de concourir utilement au siège, c'est ce qui le détermina à transporter une partie de son camp vers le côté méridional de la ville, sur le mont Sion, au lieu même où Jésus-Christ avait célébré la Pâque avec ses disciples. Par ces dispositions, les croisés laissèrent libres les côtés de la ville qui étaient défendus au midi par la vallée de Gibon ou de Siloé, et vers l'orient par la vallée de Josaphat.

Autour de Jérusalem, chaque pas que faisaient les pèlerins leur rappelait un souvenir cher à la religion. Ce territoire révérend des chrétiens n'avait point de vallée, point de rocher qui n'eût un nom dans l'histoire sacrée. Tout ce qu'ils voyaient réveillait ou échauffait leur enthousiasme. Ils ne pouvaient surtout détacher leurs regards de la Ville sainte, et gémissaient sur l'état d'abaissement où elle était tombée. Cette cité, jadis si superbe, semblait ensevelie dans ses propres ruines, et l'on pouvait alors, pour nous servir des expressions de Josèphe, se demander dans Jérusalem même où était Jérusalem. Avec ces maisons carrées, sans fenêtres, et surmontées d'une terrasse plate, elle s'offrait aux yeux comme une masse énorme de pierres entassées entre des rochers. On n'apercevait çà et là, dans son enceinte, que quelques cyprès et des bosquets d'aloès et de térébinthes,

parmi lesquels s'élevaient des clochers dans le quartier des chrétiens, et des mosquées dans celui des infidèles. Dans les vallées et les campagnes voisines de la ville, que les antiques traditions représentaient comme couvertes de jardins et d'ombrage, croissaient avec peine des oliviers épars et l'arbuste épineux du rhamnus. L'aspect de ces campagnes stériles et des montagnes brûlées par un soleil ardent, présentait partout aux pèlerins des images de deuil, et mêlait une sombre tristesse à leurs sentiments religieux. Il leur semblait entendre la voix des prophètes qui avaient annoncé la servitude et les malheurs de la cité de Dieu, et ils s'excitaient mutuellement à se dévouer pour lui rendre son éclat et sa splendeur.

Ce qui enflamma encore le zèle des croisés pour la délivrance de la Ville sainte, ce fut l'arrivée parmi eux d'un grand nombre de chrétiens sortis de Jérusalem, qui, privés de leurs biens, chassés de leurs maisons, venaient chercher des secours et un asile au milieu de leurs frères d'Occident. Ces chrétiens racontaient les persécutions qu'avaient fait essuyer les musulmans à tous ceux qui adoraient Jésus-Christ. « Les vieillards étaient retenus en otages; les hommes en état de porter les armes se trouvaient condamnés à des travaux qui surpassaient leurs forces. Le chef du principal hospice des pèlerins avait été jeté dans les fers avec un grand nombre de chrétiens. On avait pillé les trésors des églises pour fournir à l'entretien des soldats musulmans. Le patriarche Siméon s'était rendu dans l'île de Chypre, pour y implorer la charité des fidèles et sauver son troupeau menacé de la destruction, s'il ne payait point l'énorme tribut imposé par les oppresseurs de la Ville sainte. Chaque

jour enfin les chrétiens de Jérusalem étaient accablés de nouveaux outrages, et plusieurs fois les infidèles avaient formé le projet de livrer aux flammes et de détruire de fond en comble le saint Sépulcre et l'église de la Résurrection.»

Les chrétiens fugitifs, en faisant aux pèlerins ces douloureux récits, les exhortaient à presser l'attaque de Jérusalem. Dès les premiers jours du siège, un solitaire qui avait fixé sa retraite sur le mont des Oliviers, vint réunir ses prières à celles des chrétiens chassés de la ville, et conjura les croisés, au nom de Jésus-Christ, dont il se disait l'interprète, de livrer un assaut général. Ceux-ci, qui n'avaient ni échelles ni machines de guerre, s'abandonnèrent aux conseils du pieux ermite, et crurent que leur audace et leurs épées suffisaient pour renverser les remparts des Sarrasins. Les chefs qui avaient vu tant de prodiges opérés par la valeur et l'enthousiasme des soldats chrétiens, et qui n'avaient point oublié les longues misères du siège d'Antioche, cédèrent sans peine à l'impatience de l'armée; d'ailleurs, la vue de Jérusalem avait enflammé les croisés d'une ardeur qu'on pouvait croire invincible.

. Au premier signal, l'armée chrétienne s'avança en bon ordre vers les remparts. Les uns, réunis en bataillons serrés, se couvraient de leurs boucliers, qui formaient sur leurs têtes une voûte impénétrable; ils s'efforçaient d'ébranler les murailles à coups de piques et de marteaux, tandis que les autres, rangés en longues files, restaient à quelque distance et se servaient de la fronde et de l'arbalète. L'huile et la poix bouillantes, de grosses pierres, d'énormes poutres, tombaient sur les premiers rangs des chrétiens. Rien ne pouvait intimider l'audace des assaillants. Déjà l'avant-mur

s'était écroulé sous leurs coups ; mais la muraille intérieure leur opposait un obstacle invincible. Il ne se trouvait qu'une seule échelle qui pût atteindre la hauteur des murs, mille braves se disputent l'honneur d'y monter, et quelques-uns d'entre eux, parvenus au sommet de la muraille, combattent corps à corps avec les Sarrasins, qui ne peuvent comprendre le prodige d'un si grand courage. Sans doute les croisés seraient entrés ce jour-là même dans Jérusalem, s'ils avaient eu les instruments et les machines nécessaires ; mais les assiégés ne tardèrent pas à revenir de leur surprise ; les premiers des assaillants, accablés par le nombre, ne purent être secourus par leurs compagnons, et ne trouvèrent qu'une mort glorieuse sur les murs qu'ils avaient franchis.

Les chrétiens rentrèrent dans leur camp en déplorant leur imprudence. Ce premier revers leur apprit qu'il leur fallait avant tout construire des machines de guerre ; mais il était difficile de se procurer le bois nécessaire dans un pays qui n'offrait qu'un sable inculte et des rochers stériles. Plusieurs détachements furent envoyés à la découverte dans les campagnes voisines. Le hasard leur fit trouver, au fond d'une caverne, de grosses poutres qui furent transportées dans le camp. On démolit les maisons et même les églises du voisinage qui n'avaient pas été livrées aux flammes, et tout le bois échappé aux ravages des Sarrasins fut employé à la construction des machines.

Cependant les travaux du siège ne répondaient point à l'impatience des croisés et ne pouvaient prévenir les maux qui menaçaient encore l'armée chrétienne. Les plus grandes chaleurs de l'été avaient commencé au moment où les pèlerins étaient arrivés devant Jérusalem. Un soleil dévorant

et les vents du midi chargés de la poussière du désert, embrasaient l'horizon. Le torrent de Cédron était desséché ; toutes les citernes du voisinage avaient été comblées ou empoisonnées. La fontaine de Siloé, qui coulait par intervalles, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins. Sous un ciel de feu, au milieu d'une campagne aride, l'armée chrétienne se trouva bientôt en proie à toutes les horreurs de la soif.

Dès lors il n'y eut plus parmi les chefs et les soldats qu'une seule pensée, qu'une seule occupation, celle de se procurer l'eau nécessaire. Les riches y employaient leurs trésors, le peuple tout son temps, toute son activité. La foule des pèlerins, au risque de tomber entre les mains des musulmans, erraient nuit et jour dans les montagnes et les vallées ; lorsqu'ils avaient découvert une source ou une citerne, ils y accouraient, ils s'y pressaient en foule, et souvent on se disputait les armes à la main quelques gouttes d'une eau fangeuse. Les habitants du pays apportaient au camp des outres remplies d'une eau qu'ils avaient puisée dans de vieilles citernes ou dans les marais ; la foule haletante se pressait autour d'eux, et les plus pauvres des pèlerins donnaient deux pièces de monnaie pour obtenir une boisson fétide où se trouvaient mêlés des vers malfaisants, et parfois même des sangsues qui leur causaient des maladies mortelles. Les chevaux, abreuvés à grands frais, rejetaient par les naseaux l'eau corrompue qu'on leur présentait ; et loin des verts pâturages, tristement étendus sur le sol poudreux du camp, ils ne s'animaient plus au bruit des clairons et n'avaient plus la force de porter leurs cavaliers ; parfois, ils périssaient misérablement, et leurs cadavres,

frappés d'une putréfaction soudaine, répandaient partout des exhalaisons empoisonnées.

Chaque jour ajoutait aux maux que souffraient les croisés ; chaque jour les feux du midi devenaient plus ardents ; l'aurore n'avait plus de rosée, la nuit plus de fraîcheur ; les plus robustes des guerriers languissaient immobiles dans leur tente, implorant la pluie des orages, ou les miracles par lesquels le Dieu d'Israël avait fait jaillir une eau rafraîchissante des rochers du désert ; les plus fervents eux-mêmes, oubliant que la souffrance et l'épreuve doivent presque toujours, dans les desseins providentiels, précéder le triomphe, s'étonnaient de se voir si malheureux à l'aspect de la ville du salut ; mais, ne perdant rien de leur foi, et n'attendant plus que la mort, on les voyait se précipiter vers les remparts de la cité de Dieu, et baiser ses pierres avec transport en s'écriant d'une voix entrecoupée de sanglots : « O Jérusalem ! reçois nos derniers soupirs ; que tes murailles tombent sur nous, et que la sainte poussière qui t'environne recouvre nos ossements. »

Cette calamité de la soif était si grande, qu'on s'apercevait à peine de la disette des vivres. Tous les genres de misères s'étaient réunis pour accabler les croisés. Si les assiégés avaient attaqué alors l'armée chrétienne, ils en auraient triomphé facilement ; mais l'Orient n'avait point oublié les victoires des soldats de la croix ; et ce souvenir les protégeait dans leur détresse ; ils connurent un moment le désespoir, mais jamais la crainte. Leur sécurité héroïque, au milieu de tant de maux et de périls, les fit respecter de leurs ennemis, qui tremblaient encore à leur aspect et les croyaient toujours invincibles.

Tandis que les chrétiens déplorait leur misère et se désolaient surtout de n'avoir point assez de machines de guerre pour livrer un assaut, il leur arriva tout à coup un secours qu'ils n'espéraient point. On apprit dans le camp qu'une flotte génoise était entrée au port de Joppé, chargée de munitions et de provisions de toute espèce. Cette nouvelle rendit quelque joie à la multitude des pèlerins. Un corps de trois cents hommes, commandés par Raymond Pelet, partit du camp pour aller au-devant du convoi que le ciel semblait envoyer à l'armée chrétienne. Ces trois cents croisés, après avoir, dans le voisinage de Lydda, battu et dispersé les Sarrasins, entrèrent dans la ville de Joppé, abandonnée par ses habitants ; la flotte chrétienne avait été surprise et brûlée par celle des infidèles ; mais on avait eu le temps d'en retirer des vivres et une grande quantité d'instruments propres à construire des machines de guerre ; tout ce qu'on avait pu sauver fut transporté au camp des chrétiens ; ce convoi, attaqué plusieurs fois par les infidèles, arriva sous les murs de Jérusalem, suivi d'un grand nombre d'ingénieurs et de charpentiers génois, dont la présence ranima l'émulation et le courage parmi les assiégeants.

Comme on n'avait point assez de bois pour la construction des machines, un Syrien, selon Guillaume de Tyr, Tancrède lui-même, si on croit Raoul de Caen, conduisit les croisés à quelques milles de Jérusalem, vers l'ancien pays de Samarie. Là, les chrétiens découvrirent la forêt dont parle le Tasse dans la *Jérusalem délivrée* ; cette forêt s'étendait depuis les hauteurs de Naplouse jusqu'au torrent de Lydda et à la plaine d'Arzur ; elle n'offrait point l'aspect mystérieux et terrible que lui prête l'imagination du poète italien ; les

soldats de la croix y pénétrèrent sans éprouver de crainte et sans rencontrer d'obstacles. Des chars, auxquels on avait attelé des chameaux, transportèrent au camp les arbres abattus ; à mesure que ce bois arrivait, on l'employait aux travaux du siège. Comme les chefs manquaient d'argent, le zèle et la charité des pèlerins vinrent à leur secours ; plusieurs offrirent ce qu'ils avaient conservé du butin fait sur l'ennemi ; personne ne resta dans l'inaction ; les chevaliers et les barons se mirent eux-mêmes au travail ; tous les bras furent employés, tout fut en mouvement dans l'armée chrétienne. Tandis que les uns construisaient des béliers, des catapultes, des galeries couvertes, les autres, portant des outres, allaient demander un peu d'eau à la fontaine d'Elpire, sur la route de Damas, à celles des Apôtres, au delà du village de Béthanie, à la fontaine située dans le vallon qu'on appelle le Désert de Saint-Jean, à une autre source à l'ouest de Bethléem, où jadis le diacre saint Philippe baptisa, dit-on, l'esclave de Candace, reine d'Éthiopie. Quelques-uns préparaient les peaux enlevées aux bêtes de somme qui avaient péri par la sécheresse, pour en couvrir les machines et prévenir les effets du feu ; d'autres parcouraient les plaines et les montagnes voisines, et ramassaient, pour en former des claies et des fascines, des branches de figuiers, d'oliviers et des arbustes de la contrée.

Quoique les chrétiens eussent beaucoup à souffrir de la soif ainsi que de la saison et du climat, l'espoir de voir bientôt finir leurs maux leur donnait la force de les supporter. Les préparatifs de l'attaque se pressaient avec une incroyable activité ; chaque jour des machines formidables s'élevaient et menaçaient les remparts des Sarrasins. Leur construction

était dirigée par Gaston de Béarn, dont les historiens vantent la bravoure et l'habileté. Parmi ces machines on remarquait trois énormes tours d'une structure nouvelle ; chacune de ces tours avait trois étages ; le premier destiné aux ouvriers qui en dirigeaient les mouvements, le second et le troisième aux guerriers qui devaient livrer un assaut. Ces trois forteresses roulantes s'élevaient plus haut que les murailles de la ville assiégée. On avait adapté au sommet une espèce de pont-levis qu'on pouvait abattre sur le rempart, et qui devait offrir un chemin pour pénétrer jusque dans la place.

Mais ces puissants moyens d'attaque n'étaient pas les seuls qui allaient seconder les efforts des croisés ; l'enthousiasme religieux d'où étaient nés tant de prodiges devait encore augmenter leur ardeur et leur préparer une nouvelle victoire. Le clergé se répandit dans les quartiers, exhortant les pèlerins à la pénitence et à la concorde. La misère, qui enfante presque toujours les plaintes et les murmures, avait aigri leurs cœurs ; elle avait semé la division parmi les chefs et les soldats. Dans d'autres temps, les guerriers chrétiens s'étaient disputé des villes et des provinces ; ils se disputaient alors les choses les plus communes, et tout devenait pour eux un sujet de jalousie et de querelle. Les évêques parvinrent à ramener l'esprit de paix et de fraternité parmi les croisés. Le solitaire du mont des Oliviers vint ajouter ses exhortations à celles du clergé, et s'adressant aux princes et au peuple : « Vous, qui êtes venus, leur dit-il, des régions de l'Occident pour adorer Jésus-Christ sur son tombeau, aimez-vous comme des frères, et sanctifiez-vous par le repentir et les bonnes œuvres. Si vous obéissez aux lois de Dieu, il vous rendra maîtres de la ville sainte ; si vous lui résistez,

toute sa colère tombera sur vous.» Le solitaire conseilla aux croisés de faire une procession autour de Jérusalem en invoquant la miséricorde et la protection du ciel.

Les pèlerins, persuadés que les portes de la ville assiégée ne devaient par moins s'ouvrir à la dévotion qu'à la bravoure, écoutèrent avec docilité les exhortations du solitaire, et tous s'empressèrent de suivre son conseil, qu'ils regardaient comme le langage de Dieu même. Après trois jours d'un jeûne rigoureux, ils sortirent en armes de leurs quartiers, et marchèrent les pieds nus, la tête découverte, autour des murailles de la sainte cité. Ils étaient devancés par leurs prêtres vêtus de blanc, qui portaient les images des saints et chantaient des psaumes et des cantiques. Les enseignes étaient déployées ; le bruit des timbales et des trompettes retentissait au loin. C'est ainsi que les Hébreux avaient fait autrefois le tour de Jéricho, dont les murailles s'étaient écroulées au son d'une musique belliqueuse.

Les croisés partirent du milieu de la vallée qui se trouve en face du Calvaire ; ils s'avancèrent vers le nord et saluèrent, en entrant dans la vallée de Josaphat, les tombeaux de Marie, de saint Etienne et des *premiers élus de Dieu*. En continuant leur marche vers la montagne des Oliviers, ils contemplèrent avec respect la grotte où Jésus-Christ répandit une sueur de sang, et le lieu où le Sauveur du monde pleura sur Jérusalem. Lorsqu'ils furent arrivés sur le sommet de la montagne, le plus imposant spectacle se découvrit à leurs yeux. A l'orient ils voyaient les plaines de Jéricho, les rivages de la mer Morte et du Jourdain ; à l'occident ils avaient à leurs pieds la Ville sainte et son territoire couvert de ruines sacrées. Assemblés dans le lieu même

d'où Jésus-Christ monta au ciel, et sur lequel ils croyaient voir encore les vestiges de ses pas, ils entendirent les dernières exhortations des prêtres et des évêques.

Arnould de Rohes, chapelain du duc de Normandie, leur adressa un discours pathétique, et les conjura de redoubler de zèle et de persévérance. En terminant son discours, il se tourna vers Jérusalem. « Vous voyez, leur dit-il, l'héritage de Jésus-Christ foulé par les impies ; voici enfin le digne prix de tous vos travaux ; voici les lieux où Dieu vous pardonnera toutes vos fautes et bénira toutes vos victoires. » A la voix de l'orateur, qui leur montrait l'église de la Résurrection et les roches du Calvaire prêtes à les recevoir, les défenseurs de la croix s'humiliaient devant Dieu et tenaient leurs regards attachés sur Jérusalem.

Comme Arnould les invitait, au nom de Jésus-Christ, à oublier les injures, à se chérir les uns les autres, Tancrède et Raymond qui avaient eu entre eux de longs démêlés, s'embrassèrent en présence de toute l'armée chrétienne. Les soldats et les autres chefs suivirent leur exemple. Les plus riches promirent de soulager par leurs aumônes les pauvres et les orphelins qui portaient la croix. Tous oublièrent leurs fatales discordes, et jurèrent de rester fidèles aux préceptes de la charité évangélique.

Tandis que les croisés revenaient aux sentiments d'une sincère piété, les Sarrasins, rassemblés sur les remparts de Jérusalem, élevaient en l'air des croix qu'ils accablaient d'outrages ; ils insultaient par leurs gestes et leurs clameurs aux cérémonies des chrétiens. « Vous entendez, leur dit alors l'ermite Pierre, vous entendez les menaces et les blasphèmes des ennemis du vrai Dieu ; jurez de défendre

Jésus-Christ persécuté, crucifié une seconde fois par les infidèles. Vous le voyez qui expire de nouveau sur le Calvaire pour racheter nos péchés. » A ces mots, Pierre est interrompu par des gémissements et des cris d'indignation. Toute l'armée brûle de venger les outrages de leurs ennemis. « Oui, j'en jure par votre piété, poursuit l'orateur, j'en jure par vos armes, le règne des impies touche à son terme. L'armée du Seigneur n'a plus qu'à paraître, et tout ce vain amas de musulmans se dissipera comme l'ombre. Aujourd'hui encore pleins d'orgueil et d'insolence, demain vous les verrez saisis de terreur, et sur ce Calvaire où vous allez monter à l'assaut, ils seront devant vous comme ces gardiens du sépulcre qui sentirent leurs armes s'échapper de leurs mains, et tombèrent morts de frayeur lorsqu'un tremblement de terre annonça la présence d'un Dieu ressuscité. Encore quelques moments, et ces murailles, trop longtemps l'abri du peuple infidèle, deviendront la demeure des chrétiens; ces mosquées qui s'élèvent sur des ruines chrétiennes, serviront de temple au vrai Dieu, et Jérusalem n'entendra plus que les louanges du Seigneur. »

A ces dernières paroles de Pierre, les plus vifs transports éclatent parmi les croisés; ils s'exhortent les uns les autres à supporter ensemble des fatigues et des maux dont ils espèrent enfin recevoir la glorieuse récompense. Les chrétiens descendent du mont des Oliviers pour regagner leur camp, et, prenant leur route vers le midi, ils saluent à leur droite le tombeau de David, et passent près de la piscine de Siloé, où Jésus-Christ rendit la vue à l'aveugle-né; ils aperçoivent plus loin les ruines du palais de Juda, et s'avancent sur le penchant de la montagne de Sion, où

d'autres souvenirs viennent ajouter à leur enthousiasme. Dans cette course pieuse, la troupe des pèlerins se trouva souvent exposée aux traits que lançaient les Sarrasins du haut de leurs murailles, et plusieurs, frappés d'un coup mortel, expirèrent au milieu de leurs frères, bénissant Dieu et implorant sa justice contre les ennemis de la foi. Vers le soir, l'armée chrétienne revint dans ses quartiers en répétant ces paroles du prophète : « Ceux d'Occident craindront le Seigneur, et ceux d'Orient verront sa gloire. » Rentrés dans leur camp, la plupart des pèlerins passent la nuit en prières; les chefs et les soldats confessent leurs péchés aux pieds de leurs prêtres, et reçoivent dans la communion le Dieu dont les promesses les remplissaient de confiance et d'espoir.

Tandis que l'armée chrétienne se préparait ainsi au combat, le plus profond silence régnait autour des murs de Jérusalem; seulement on entendait d'heure en heure des hommes qui, du haut des mosquées de la ville, appelaient les musulmans à la prière. Les infidèles couraient en foule dans leurs temples pour y implorer la protection de leur prophète; ils juraient de défendre une ville qu'ils appelaient *la maison de Dieu*. Les assiégés et les assiégeants avaient la même soif de combattre et de verser leur sang, les uns pour conserver Jérusalem, les autres pour en faire la conquête. La haine qui les animait était si violente, que, pendant tout le cours du siège, aucun député musulman ne vint dans le camp des chrétiens, et que les chrétiens n'avaient pas daigné sommer la garnison de se rendre. Entre de tels ennemis, le choc devait être terrible et la victoire implacable.

On résolut dans le conseil des chefs de profiter de l'enthou-

siasme des pèlerins, et de presser l'assaut dont on poursuivait les préparatifs. Godefroy fit placer son camp vers l'angle oriental de la ville et dans le voisinage de la porte Saint-Étienne. Le terrain de ce nouveau campement offrait un emplacement très commode pour livrer un assaut; de ce côté, la muraille extérieure était plus basse que sur d'autres points, et la surface plane du sol avait toute l'étendue nécessaire pour l'approche et le jeu des machines. Les chroniques contemporaines admirent la promptitude avec laquelle s'opéra un si grand déplacement; les béliers, les tours roulantes furent démontés et transportés pièce à pièce dans le nouveau camp; ce travail prodigieux, qui devait décider du sort du siège et de la prise de Jérusalem, se fit dans une seule nuit, et dans une nuit du mois de juillet, c'est-à-dire dans l'espace de cinq ou six heures.

Tancrede était resté avec ses machines et sa tour élevée vers le côté nord-ouest de la ville, non loin de la porte de Bethléem, et devant la tour angulaire qui porta son nom dans la suite; le duc de Normandie et le comte de Flandre s'étaient un peu rapprochés du camp de Godefroy, ayant devant eux le côté septentrional de la ville, derrière eux la grotte de Jérémie. Le comte de Saint-Gilles, chargé de l'attaque méridionale, se trouvait séparé du rempart par une espèce de ravin qu'il fallait combler. Il fit publier par un héraut d'armes qu'il payerait un denier à chaque personne qui y jetterait trois pierres. Aussitôt une foule de gens accoururent pour seconder les efforts de ses soldats. Une grêle de traits lancés du haut des remparts ne put ralentir le zèle des travailleurs. Enfin, au bout du troisième jour, tout fut achevé, et les chefs donnèrent le signal d'une attaque générale.

Le jeudi 14 juillet 1099, dès que le jour parut, les clairons retentirent dans le camp des chrétiens ; tous les croisés volèrent aux armes, toutes les machines s'ébranlèrent à la fois ; des pierriers et des mangonneaux vomissaient contre l'ennemi une grêle de cailloux, tandis qu'à l'aide des tortues et des galeries couvertes, les béliers s'approchaient du pied des murailles. Les archers et les arbalétriers dirigeaient leurs traits contre les Sarrasins qui gardaient les murs et les tours ; des guerriers intrépides, couverts de leurs boucliers, plantaient des échelles dans les lieux où la place paraissait offrir moins de résistance. Au midi, à l'orient et au nord de la ville, les tours roulantes s'avançaient vers le rempart au milieu du tumulte et parmi les cris des ouvriers et des soldats. Godefroy paraissait sur la plus haute plate-forme de sa forteresse de bois, accompagné de son frère Eustache et de Baudouin du Bourg. Il animait les siens par son exemple. Tous les javelots qu'il lançait, disent les historiens du temps, portaient la mort parmi les Sarrasins. Raymond, Tancrède, le duc de Normandie, le comte de Flandre, combattaient au milieu de leurs soldats ; les chevaliers et les hommes d'armes, animés de la même ardeur, se pressaient dans la mêlée et couraient de toutes parts au-devant du péril.

Rien ne peut égaler la furie du premier choc des chrétiens ; mais ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Les flèches et les javelots, l'huile bouillante, le feu grégeois, quatorze machines que les assiégés avaient eu le temps d'opposer à celles de leurs ennemis, repoussèrent de tous côtés l'attaque et les efforts des assaillants. Les infidèles, sortis par une brèche faite à leur rempart, entreprirent de brûler les machines des assiégeants, et portèrent le désordre dans

l'armée chrétienne. Vers la fin de la journée, les tours de Godefroy et de Tancrède ne pouvaient plus se mouvoir ; celle de Raymond tombait en ruines. Le combat avait duré douze heures sans que la victoire parût se décider pour les croisés ; la nuit vint séparer les combattants. Les chrétiens rentrèrent dans leur camp en frémissant de douleur ; les chefs, et surtout les deux Robert, ne pouvaient se consoler de ce que « Dieu ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son Fils. »

La nuit se passa de part et d'autre dans les plus vives inquiétudes ; chacun déplorait ses pertes et tremblait d'en essuyer de nouvelles. Les Sarrasins redoutaient une surprise ; les croisés craignaient que les Sarrasins ne brûlassent les machines qu'ils avaient laissées au pied des remparts. Les assiégés s'occupèrent sans relâche de réparer les brèches faites à leurs murailles ; les assiégeants, de mettre leurs machines en état de servir pour un nouvel assaut. Le jour suivant ramena les mêmes combats et les mêmes dangers que la veille.

Les chefs cherchaient par leurs discours à relever le courage des croisés. Les prêtres et les évêques parcouraient les tentes des soldats en leur annonçant le secours du ciel. L'armée chrétienne, pleine d'une nouvelle confiance dans la victoire, parut sous les armes, et s'avança en silence vers le lieu de l'attaque, tandis que le clergé marchait en procession autour de la ville.

Le premier choc fut impétueux et terrible. Les chrétiens, indignés de la résistance qu'ils avaient trouvée la veille, combattaient avec fureur. Les assiégés, qui avaient appris l'arrivée d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir



Les préparatifs du siège de Jérusalem. (P. 106.)

de la victoire ; des machines formidables couvraient leurs remparts. On entendait de tous côtés siffler les javelots ; les pierres, les poutres lancées par les chrétiens et les infidèles, s'entre-choquaient dans l'air avec un bruit épouvantable et retombaient sur les assaillants. Du haut de leurs tours les musulmans ne cessaient de lancer des torches enflammées et des pots à feu. Les forteresses de bois des chrétiens s'approchaient des murailles au milieu d'un incendie qui s'allumait de toutes parts. Les infidèles s'attachaient surtout à la tour de Godefroy, sur laquelle brillait une croix d'or, dont l'aspect provoquait leurs fureurs et leurs outrages. Le duc de Lorraine avait vu tomber à ses côtés un de ses écuyers et plusieurs de ses soldats. En butte lui-même à tous les traits des ennemis, il combattait au milieu des morts et des blessés, et ne cessait d'exhorter ses compagnons à redoubler de courage et d'ardeur. Le comte de Toulouse, qui attaquait la ville au midi, opposait toutes ses machines à celles des musulmans ; il avait à combattre l'émir de Jérusalem, qui animait les siens par ses discours, et se montrait sur les murailles, entouré de l'élite des soldats égyptiens. Vers le nord, Tancrède et les deux Robert paraissaient à la tête de leurs bataillons. Immobiles sur leurs forteresses roulantes, ils se montraient impatients de se servir de la lance et de l'épée. Déjà leurs béliers avaient, sur plusieurs points, ébranlé les murailles derrière lesquelles les Sarrasins pressaient leurs rangs, et s'offraient comme un dernier rempart à l'attaque des croisés.

Au milieu du combat, deux magiciennes parurent sur les remparts de la ville, conjurant, disent les historiens, les éléments et les puissances de l'enfer. Elles ne purent éviter

la mort qu'elles invoquaient contre les chrétiens et tombèrent sous une grêle de traits et de pierres. Deux émissaires égyptiens, venus d'Ascalon pour exhorter les assiégés à se défendre, furent surpris par les croisés lorsqu'ils cherchaient à entrer dans la ville. L'un d'eux tomba percé de coups ; l'autre, après avoir révélé le secret de sa mission, fut lancé, à l'aide d'une machine, sur les remparts où combattaient les Sarrasins.

Cependant le combat avait duré la moitié de la journée sans que les croisés eussent encore aucun espoir de pénétrer dans la place. Toutes leurs machines étaient en feu ; ils manquaient d'eau et surtout de vinaigre, qui seul pouvait éteindre l'espèce de feu lancé par les assiégés. En vain les plus braves s'exposaient aux plus grands dangers pour prévenir la ruine des tours de bois et des béliers ; ils tombaient ensevelis sous des débris, et la flamme dévorait jusqu'à leurs boucliers et leurs vêtements. Plusieurs des guerriers les plus intrépides avaient trouvé la mort au pied des remparts ; un grand nombre de ceux qui étaient montés sur les tours roulantes avaient été mis hors de combat ; les autres, couverts de sueur et de poussière, accablés sous le poids des armes et de la chaleur, commençaient à perdre courage. Les Sarrasins, qui s'en aperçurent, jetèrent de grands cris de joie. Dans leurs blasphèmes, ils reprochaient aux chrétiens d'adorer un Dieu qui ne pouvait les défendre. Les assaillants déploraient leur sort, et, se croyant abandonnés par Jésus-Christ, restaient immobiles sur le champ de bataille.

Mais le combat allait bientôt changer de face. Tout à coup les croisés voient paraître sur le mont des Oliviers un che-

valier agitant un bouclier et donnant à l'armée chrétienne le signal pour entrer dans la ville. Godefroy et Raymond, qui l'aperçoivent des premiers et en même temps, s'écrient que saint Georges vient au secours des chrétiens. Le tumulte du combat n'admet ni réflexion ni examen, et la vue du cavalier céleste embrase les assiégeants d'une nouvelle ardeur : ils reviennent à la charge. Les femmes mêmes, les enfants, les malades, accourent dans la mêlée, apportent de l'eau, des vivres, des armes, réunissent leurs efforts à ceux des soldats pour approcher des remparts les tours roulantes, effroi des ennemis. Celle de Godefroy s'avance au milieu d'une terrible décharge de pierres, de traits, de feu grégeois, et laisse tomber son pont-levis sur la muraille. Des dards enflammés volent en même temps contre les machines des assiégés, contre les sacs de paille et de foin et les ballots de laine qui recouvraient les derniers murs de la ville. Le vent allume l'incendie et pousse la flamme sur les Sarrasins. Ceux-ci, enveloppés de tourbillons de feu et de fumée, reculent à l'aspect des lances et des épées des chrétiens. Godefroy, précédé des deux frères Lethalde et Engelberg de Tournai, suivi de Baudouin du Bourg, d'Eustache, de Reimbaut Croton, de Guicher, de Bernard de Saint-Vallier, d'Amenjeu d'Albret, enfonce les ennemis, les poursuit et s'élanche sur leurs traces dans Jérusalem. Tous les braves qui combattaient sur la plateforme de la tour, suivent leur intrépide chef, pénètrent avec lui dans les rues et massacrent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage.

En même temps le bruit se répand dans l'armée chrétienne que le saint pontife Adhémar et plusieurs croisés

morts pendant le siège, viennent de paraître à la tête des assaillants, d'arborer les drapeaux de la croix sur les tours de Jérusalem. Tancrède et les deux Robert, animés par ce récit, font de nouveaux efforts, et se jettent enfin dans la place, accompagnés de Hugues de Saint-Pol, de Gérard de Roussillon, de Louis de Mouson, de Conon et Lambert de Montaigu, de Gaston de Béarn. Une foule de braves les suivent de près ; les uns entrent par une brèche à demi-ouverte, les autres escaladent les murs avec des échelles, plusieurs s'élancent du haut des tours de bois. Les musulmans fuient de toutes parts, et Jérusalem retentit du cri de victoire des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* Les compagnons de Godefroy et de Tancrède vont enfoncer à coups de hache la porte de Saint-Étienne, et la ville est à la disposition des croisés qui se disputent l'honneur de porter les derniers coups aux infidèles.

Raymond éprouvait seul encore quelque résistance. Averti de la conquête des chrétiens par les cris des musulmans, par le bruit des armes et le tumulte qu'il entend dans la ville, il relève le courage de ses soldats. Ceux-ci, impatients de rejoindre leurs compagnons, abandonnent leur tour et leurs machines qu'il ne pouvaient plus faire mouvoir. Se pressant sur des échelles et s'aidant les uns les autres, ils sont précédés du comte de Toulouse, de Raymond Pelet, de l'évêque de Bira, du comte de Die, de Guillaume de Sabran. Rien ne peut arrêter leur attaque impétueuse ; ils dispersent les Sarrasins, qui vont se réfugier avec leur émir dans la forteresse de David, et bientôt tous les croisés réunis dans Jérusalem s'embrassent, pleurent de joie et ne songent plus qu'à poursuivre leur victoire.

Cependant le désespoir a rallié un moment les plus braves des Sarrasins; ils fondent sur les chrétiens qui s'avançaient en désordre et couraient au pillage. Ceux-ci commençaient à reculer devant l'ennemi qu'ils avaient vaincu, lorsque Évrard de Puyssie, dont Raoul de Caen a célébré la bravoure, ranime le courage de ses compagnons, se met à leur tête, et porte de nouveau la terreur parmi les infidèles. Dès lors les croisés n'eurent plus d'ennemis à combattre.

L'histoire a remarqué que les chrétiens étaient entrés dans Jérusalem un vendredi à trois heures du soir ; c'était le jour et l'heure où Jésus-Christ expira pour le salut des hommes. Cette époque mémorable aurait dû rappeler leurs cœurs à des sentiments de miséricorde ; mais irrités par les menaces et les longues insultes des Sarrasins, aigris par les maux qu'ils avaient soufferts pendant le siège, et par la résistance qu'ils avaient trouvée jusque dans la ville, ils remplirent de sang et de deuil cette Jérusalem qu'ils venaient de délivrer et qu'ils regardaient comme leur future patrie. Bientôt le carnage devint général ; ceux qui échappaient au fer des soldats de Godefroy et de Tancrède, couraient au-devant des Provençaux également altérés de leur sang. Les Sarrasins étaient massacrés dans les rues, dans les maisons : Jérusalem n'avait point d'asile pour les vaincus : quelques-uns purent échapper à la mort en se précipitant des remparts ; les autres couraient en foule se réfugier dans les palais, dans les tours, et surtout dans leurs mosquées, où ils ne purent se dérober à la poursuite des chrétiens.

Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar, où les Sarrasins s'étaient défendus quelque temps, entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Au milieu du plus horrible tumulte, on

n'entendait que des gémissements et des cris de mort ; les vainqueurs marchaient sur des monceaux de cadavres pour poursuivre ceux qui cherchaient vainement à fuir. Raymond d'Agiles, témoin oculaire, dit que sous le portique et le parvis de la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux et jusqu'au frein des chevaux. Pour peindre ce terrible spectacle que la guerre a présenté deux fois dans le même lieu, il nous suffira de dire, en empruntant les paroles de l'historien Josèphe, que le nombre des victimes immolées par le glaive surpassait de beaucoup celui des vainqueurs accourus de toutes parts pour se livrer au pillage, et que les montagnes voisines du Jourdain répétèrent en gémissant l'effroyable bruit qu'on entendait dans le temple.

L'imagination se détourne avec effroi de ces scènes de désolation et peut à peine, au milieu du carnage, s'arrêter au tableau touchant des chrétiens de Jérusalem, dont les croisés venaient de briser les fers. A peine la ville venait-elle d'être conquise, qu'on les vit accourir au-devant des vainqueurs ; ils partageaient avec eux les vivres qu'ils avaient pu dérober à la recherche des Sarrasins ; tous remerciaient ensemble le Dieu qui avait fait triompher les armes des soldats de la croix. L'ermite Pierre qui, cinq ans auparavant, avait promis d'armer l'Occident pour la délivrance des fidèles de Jérusalem, dut jouir alors du spectacle de leur reconnaissance et de leur joie. Les chrétiens de la Ville sainte, au milieu de la foule des croisés, semblaient ne chercher, ne voir que le généreux moine qui les avait visités dans leurs souffrances, et dont toutes les promesses venaient d'être accomplies. Ils se pressaient en foule autour de l'ermite vénérable ; c'est à lui qu'ils adressaient leurs cantiques,

c'est lui qu'ils proclamaient leur libérateur : ils lui racontaient les maux qu'ils avaient soufferts pendant son absence ; ils pouvaient à peine croire ce qui se passait sous leurs yeux, et, dans leur enthousiasme, ils s'étonnaient que Dieu se fût servi d'un seul homme pour soulever tant de nations et pour opérer tant de prodiges.

A la vue de leurs frères qu'ils avaient délivrés, les pèlerins se rappelèrent qu'ils étaient venus adorer le tombeau de Jésus-Christ. Le pieux Godefroy, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, quitta ses compagnons, et, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et les pieds nus dans l'église du Saint-Sépulcre. Bientôt la nouvelle de cet acte de dévotion se répand dans l'armée chrétienne ; aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent ; les croisés se dépouillent de leurs habits sanglants, font retentir Jérusalem de leurs gémissements, de leurs sanglots, et, conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection.

Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie sur le Calvaire, la nuit commençait à tomber ; le silence régnait sur les places publiques et autour des remparts ; on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence et ces paroles d'Isaïe : « Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle. » Les croisés montrèrent alors une dévotion si vive et si tendre qu'on eût dit, selon la remarque d'un historien moderne, que ces hommes qui venaient de prendre une ville d'assaut et de faire un horrible carnage, sortaient d'une longue retraite et d'une profonde méditation de nos mystères. Ces contrastes se

font souvent remarquer dans l'histoire des croisades.

La pieuse ferveur des chrétiens ne fit du reste que suspendre les scènes de carnage. La politique de quelques-uns des chefs put leur faire croire qu'il était nécessaire d'inspirer une grande terreur aux Sarrasins ; ils pensèrent peut-être aussi que, s'ils renvoyaient ceux qui avaient défendu Jérusalem, il faudrait encore les combattre, et qu'ils ne pouvaient, dans un pays éloigné, environnés d'ennemis, garder sans danger des prisonniers dont le nombre surpassait celui de leurs soldats. On annonçait l'approche de l'armée égyptienne, et la crainte d'un nouveau péril ferma leurs cœurs à la pitié. Dans leur conseil, une sentence de mort fut portée contre tous les musulmans qui restaient dans la ville. Le massacre fut si grand, qu'au rapport d'Albert d'Aix on voyait des cadavres entassés, non seulement dans les palais, dans les temples, dans les rues, mais dans les lieux les plus cachés et les plus solitaires. Tel était le délire du moment que ces scènes ne révoltaient point les regards. Les historiens contemporains les retracent sans chercher à les excuser.

Ceux des croisés dont l'âme n'était point fermée aux sentiments généreux, ne purent arrêter la fureur d'une armée qui, emportée par les passions de la guerre, croyait venger la religion outragée. Trois cents Sarrasins réfugiés sur la plate-forme de la mosquée d'Omar, furent immolés le lendemain de la conquête, malgré les prières de Tancrède, qui leur avait envoyé son drapeau pour sauvegarde, et s'indignait qu'on respectât si peu les lois de l'honneur et de la chevalerie. Les Sarrasins retirés dans la forteresse de David, furent presque les seuls qui échappèrent au carnage.

Raymond accepta leur capitulation ; il eut le bonheur et la gloire de la faire exécuter, et cet acte d'humanité parut si étrange à la plupart des croisés, qu'ils louèrent moins la générosité du comte de Saint-Gilles qu'ils n'accusèrent son avarice.

Le carnage ne cessa qu'au bout d'une semaine. Ceux des Sarrasins qui pendant cet intervalle avaient pu se dérober à la poursuite des chrétiens, furent réservés pour le service de l'armée. Les historiens orientaux, d'accord avec les Latins, portent le nombre des musulmans tués dans Jérusalem à plus de soixante-dix mille. Les Juifs ne furent pas plus épargnés que les Sarrasins. On mit le feu à la synagogue où ils s'étaient réfugiés, et tous périrent au milieu des flammes.

Cependant les cadavres entassés sur les places publiques, le sang qui avait coulé dans les rues et dans les mosquées, pouvaient faire naître des maladies pestilentielles. Les chefs donnèrent des ordres pour nettoyer la ville et pour éloigner de leurs yeux un spectacle qui leur devenait sans doute odieux, à mesure que la fureur et la vengeance se calmaient dans les cœurs des soldats chrétiens. Quelques prisonniers musulmans, qui n'avaient échappé au fer des vainqueurs que pour tomber dans une horrible servitude, furent chargés d'enterrer les corps défigurés de leurs amis et de leurs frères. « Ils pleuraient, dit le moine Robert, et ils transportaient les cadavres hors de Jérusalem. » Ils furent aidés dans cet emploi douloureux par les soldats de Raymond, qui étaient entrés les derniers dans la ville, et qui, ayant eu peu de part au butin, cherchaient parmi les morts quelques dépouilles des Sarrasins.

Bientôt la ville de Jérusalem présenta un nouveau spectacle. Dans l'espace de quelques jours elle avait changé d'habitants, de lois et de religion. Avant le dernier assaut on était convenu, suivant la coutume des croisés dans leurs conquêtes, que chaque guerrier resterait le maître et le possesseur de la maison ou de l'édifice dans lequel il se présenterait le premier. Une croix, un bouclier, ou tout autre signe placé sur une porte, était pour chacun des vainqueurs le titre de sa possession. Ce droit de propriété fut respecté par des soldats avides de pillage, et l'on vit tout à coup régner le plus grand ordre dans une ville qui venait d'être livrée à toutes les horreurs de la guerre. Une partie des trésors enlevés aux infidèles fut employée à soulager les pauvres et les orphelins, et à décorer les autels de Jésus-Christ qu'on venait de relever dans la cité sainte. Les lampes, les candélabres d'or et d'argent, les riches ornements qui se trouvaient dans la mosquée d'Omar, devinrent le partage de Tancrède. Une chronique du temps rapporte que ces somptueuses dépouilles suffisaient à la charge de six chariots, et qu'on employa deux jours pour les transporter hors de la mosquée. Tancrède partagea ces richesses immenses avec le duc de Bouillon, qu'il reconnaissait pour son seigneur.

Mais les croisés détournèrent bientôt leurs regards des trésors promis à leur valeur, pour admirer une conquête plus précieuse à leurs yeux : c'était la vraie croix enlevée par Chosroès et rapportée à Jérusalem par Héraclius. Les chrétiens enfermés dans la ville l'avaient dérobée, pendant le siège, aux regards des musulmans. Son aspect excita les plus vifs transports parmi les pèlerins. Elle fut promenée

en triomphe dans les rues de Jérusalem, et replacée ensuite dans l'église de la Résurrection.

Dix jours après leur victoire, les croisés s'occupèrent de relever le trône de David et de Salomon, et d'y placer un chef qui pût conserver et maintenir une conquête que les chrétiens venaient de faire au prix de tant de sang. Le conseil des princes étant assemblé, un des chefs (l'histoire nomme le comte de Flandre) se leva au milieu d'eux, et leur parla en ces termes : « Mes frères et mes compagnons, nous sommes réunis pour traiter une affaire de la plus haute importance ; nous n'eûmes jamais plus besoin des conseils de la sagesse et des inspirations du Ciel : dans les temps ordinaires, on désire toujours que l'autorité soit aux mains du plus habile ; à plus forte raison devons-nous chercher le plus digne pour gouverner ce royaume qui est encore en grande partie au pouvoir des barbares. Déjà nous avons appris que les Egyptiens menacent cette ville. Nous allons lui choisir un maître. La plupart des guerriers chrétiens qui ont pris les armes sont impatients de retourner dans leur patrie, et vont abandonner à d'autres le soin de défendre leurs conquêtes. Le peuple nouveau qui doit habiter cette terre, n'aura point dans son voisinage de peuples chrétiens qui puissent le secourir et le consoler dans ses disgrâces. Ses ennemis sont près de lui, ses alliés sont au delà des mers. Le roi que nous lui aurons donné sera son seul appui au milieu des périls qui l'entourent. Il faut donc que celui qui est appelé à gouverner ce pays ait toutes les qualités nécessaires pour s'y maintenir avec gloire ; il faut qu'il réunisse à la bravoure naturelle aux Francs, la tempérance, la foi et l'humanité ; car l'histoire

nous l'apprend : *c'est en vain qu'on a triomphé par les armes, si on ne confie les fruits de la victoire à la sagesse et à la vertu.*

» N'oublions point, mes frères, et mes compagnons, qu'il s'agit moins aujourd'hui de donner un roi qu'un fidèle gardien au royaume de Jérusalem. Celui que nous choisirons pour chef doit servir de père à tous ceux qui auront quitté leur patrie et leur famille pour le service de Jésus-Christ et la défense des saints Lieux. Il doit faire fleurir la vertu sur cette terre où Dieu lui-même en a donné le modèle ; il doit ramener les infidèles à la religion chrétienne, les accoutumer à nos mœurs, leur faire bénir nos lois. Si vous venez à élire celui qui n'en est pas digne, vous détruirez votre propre ouvrage, et vous amènerez la ruine du nom chrétien dans ce pays. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les exploits et les travaux qui nous ont mis en possession de ce territoire ; je n'ai pas besoin de redire ici les vœux les plus chers de nos frères qui sont restés en Occident. Quelle serait leur désolation, quelle serait la nôtre si, de retour en Europe, nous entendions dire que le bien public a été trahi et négligé, la religion abolie dans ces lieux où nous avons relevé ses autels ! Plusieurs alors ne manqueraient pas d'attribuer à la fortune et non à la vertu les grandes choses que nous avons faites, tandis que les maux qu'éprouverait ce royaume passeraient aux yeux des hommes pour être le fruit de notre imprudence.

» Ne croyez pas cependant, mes frères et mes compagnons, que je parle ainsi parce que j'ambitionne la royauté et que je recherche votre faveur et vos bonnes grâces. Non ; je n'ai point tant de présomption que d'aspirer à un tel honneur ; je prends le Ciel et les hommes à témoin que,

lors même que vous voudriez me donner la couronne, je ne l'accepterais point, étant résolu de retourner dans mes États. Ce que je viens de vous dire n'est que pour l'utilité et la gloire de tous. Je vous supplie, au reste, de recevoir ce conseil comme je vous le donne, avec affection, franchise et loyauté, et d'élire pour roi celui qui, par sa vertu, sera le plus capable de conserver et d'étendre ce royaume auquel sont attachés l'honneur de vos armes et la cause de Jésus-Christ. »

A peine le comte de Flandre avait-il cessé de parler que tous les autres chefs donnèrent de grands éloges à sa prudence et à sa sagesse. La plupart d'entre eux songèrent même à lui offrir le titre de roi qu'il venait de refuser ; car celui qui, dans une pareille circonstance, refuse une couronne, en paraît toujours le plus digne : mais Robert s'était exprimé avec franchise et bonne foi ; il soupirait après le moment de revoir l'Europe, et se contentait du titre de fils de Saint-Georges, qu'il avait obtenu par ses exploits dans la guerre sainte.

Parmi les autres chefs qui étaient appelés à régner sur Jérusalem, on devait mettre au premier rang Godefroy, Raymond, le duc de Normandie et Tancrède. Ce dernier ne recherchait que la gloire des armes, et mettait le titre de chevalier beaucoup au-dessus de celui de roi. Robert de Normandie avait également montré plus de bravoure que d'ambition. Après avoir dédaigné le royaume d'Angleterre, il devait peu rechercher celui de Jérusalem. Si l'on en croit un historien anglais, il aurait pu obtenir le suffrage de ses compagnons ; mais il refusa le trône de David par indolence et par paresse ; ce qui irrita tellement Dieu contre


lui, ajoute le même auteur, que rien ne lui prospéra pendant le reste de sa vie. Le comte de Toulouse avait fait le serment de ne plus revenir en Europe ; mais on craignait son ambition, on redoutait sa fierté opiniâtre, et jamais dans la croisade il n'avait obtenu la confiance et l'amour des pèlerins ni même de ses serviteurs.

On ordonna des prières, des jeûnes et des aumônes pour que le Ciel daignât présider à la nomination qu'on allait faire. Ceux qui étaient appelés à choisir le roi de Jérusalem jurèrent, en présence de l'armée chrétienne, de n'écouter aucun intérêt, aucune affection particulière, et de couronner la sagesse et la vertu. Ces électeurs, dont l'histoire n'a point conservé le nom, mirent le plus grand soin à étudier l'opinion de l'armée sur chacun des chefs. Guillaume de Tyr rapporte qu'ils allèrent jusqu'à interroger les familiers et les serviteurs de tous ceux qui avaient des prétentions à la couronne de Jérusalem, et qu'ils leur firent prêter serment de révéler tout ce qu'ils savaient sur les mœurs, le caractère et les penchants les plus secrets de leurs maîtres. Les serviteurs de Godefroy de Bouillon rendirent le témoignage le plus éclatant à ses vertus domestiques, et, dans leur sincérité naïve, ils ne lui reprochèrent qu'un seul défaut, celui de contempler avec une vaine curiosité les images et les peintures des églises, et de s'y arrêter si longtemps, même après les offices divins, « que souvent il laissait passer l'heure du repas, et que les mets préparés pour sa table se refroidissaient et perdaient leur saveur. »

Pour ajouter à cet honorable témoignage, on racontait les exploits du duc de Lorraine dans la guerre sainte. On se rappelait qu'au siège de Nicée il avait tué le plus redou-

table des Sarrasins; qu'il pourfendit un géant sur le pont d'Antioche, et que dans l'Asie Mineure il exposa sa vie pour sauver celle d'un soldat poursuivi par un ours. On racontait de lui plusieurs autres traits de bravoure qui, dans l'esprit des croisés, le plaçaient au-dessus de tous les autres chefs.

Enfin les électeurs, après avoir mûrement délibéré et pris toutes les informations nécessaires, proclamèrent le nom de Godefroy. Cette nomination causa la plus vive joie dans l'armée chrétienne, qui remercia le Ciel de lui avoir donné pour chef et pour maître celui qui l'avait si souvent conduite à la victoire. Par l'autorité suprême dont il venait d'être revêtu, Godefroy se trouvait le dépositaire des intérêts les plus chers des croisés. Chacun d'eux lui avait en quelque sorte confié sa propre gloire en lui laissant le soin de veiller sur les nouvelles conquêtes des chrétiens. Ils le conduisirent en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre, où il prêta serment de respecter les lois de l'honneur et de la justice. Godefroy refusa le diadème et les marques de la royauté, en disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines. Il se contenta du titre modeste de détenseur et de baron du Saint-Sépulcre. On suppose qu'il ne fit en cela qu'obéir aux conseils du clergé, qui craignait de voir l'orgueil s'asseoir sur un trône où l'esprit de Jésus-Christ devait régner. Quoi qu'il en soit, Godefroy mérita par ses vertus le titre de roi que l'histoire lui a donné, et qui lui convenait mieux sans doute que le titre de royaume ne convenait à ses faibles États.





VII. — Une sortie des croisés à la rencontre des Musulmans. — Bataille d'Ascalon. — Triomphe des croisés. — Leur retour en Occident.

LA nouvelle de la conquête de la ville sainte répandit la joie dans toute la chrétienté. Partout on rendit à Dieu des actions de grâces pour une victoire qui devait faire triompher en Orient le nom et les lois de Jésus-Christ. Les chrétiens d'Antioche, d'Édesse, de Tarse, ceux qui habitaient la Cilicie, la Cappadoce, la Syrie et la Mésopotamie, venaient en foule à Jérusalem, les uns pour y fixer leur demeure, les autres pour visiter les saints lieux.

Tandis que les fidèles se réjouissaient, les musulmans se livraient au désespoir. Ceux qui avaient échappé aux vainqueurs de Jérusalem inspiraient à leurs frères la terreur et la consternation. Les historiens ont parlé de la désolation qui régnait à Bagdad. Zein-eddin, cadi de Damas, s'arracha la barbe en présence du calife. Tout le divan versa des larmes au récit lamentable des malheurs de Jérusalem. On ordonna des jeûnes et des prières pour fléchir la colère du ciel. Les imans et les poètes déplorèrent dans des discours pathétiques le sort des musulmans, devenus les esclaves des chrétiens. « Que de sang, disaient-ils, a été répandu ! que de désastres ont frappé les vrais croyants ! Les femmes ont



De célébrer le triomphe de la Croix.... (P. 140.)



été obligées de fuir en cachant leur visage. Les enfants sont tombés sous le fer du vainqueur. Il ne reste plus d'autre asile à nos frères, naguère maîtres de la Syrie, que le dos de leurs chameaux agiles et les entrailles des vautours. »

Avant la prise de Jérusalem, les Turcs de la Syrie et de la Perse étaient en guerre avec l'Égypte. Les discordes qui accompagnent la chute des empires, avaient partout jeté le trouble et la division parmi les infidèles. Mais telle fut leur douleur lorsqu'ils apprirent les derniers triomphes des chrétiens, qu'ils se réunirent et pleurèrent ensemble sur les outrages faits à la religion de Mahomet. Les habitants de Damas et de Bagdad mirent leur dernier espoir dans le calife du Caire, qu'ils avaient longtemps regardé comme l'ennemi du prophète ; et de toutes les provinces musulmanes d'intrépides guerriers vinrent en foule rejoindre l'armée égyptienne qui s'avançait vers Ascalon.

Quand la nouvelle de cette marche se répandit parmi les croisés, Tancrède, le comte de Flandre, Eustache de Boulogne, envoyés par Godefroy pour prendre possession du pays de Naplouse et de l'ancien territoire de Gabaon, s'avancèrent vers les côtes de la mer, afin de connaître les forces et les dispositions de l'ennemi. Bientôt un message de ces princes annonça au duc de Lorraine que le vizir Afdal, le même qui avait conquis la ville sainte sur les Turcs, venait de traverser le territoire de Gaza avec une armée innombrable, et que, dans peu de jours, il serait aux portes de Jérusalem. Ce message, arrivé vers le soir, fut proclamé à la lueur des flambeaux et au son des trompettes dans tous les quartiers de la ville. On invita tous les guerriers à se rendre le lendemain dans l'église du Saint-

Sépulcre, pour se préparer à combattre les ennemis de Dieu, et sanctifier leurs armes par la prière. Telle était la sécurité des croisés et leur confiance dans la victoire, que l'annonce du péril ne causa aucune agitation dans les esprits, et que le repos de la nuit ne fut troublé que par l'impatience de voir naître le jour des nouveaux combats. Dès que l'aurore parut, les cloches appelèrent les fidèles à l'office divin ; la parole de l'Évangile et le pain céleste furent distribués à tous les croisés, qui, à peine hors de l'église, et remplis de l'esprit de Dieu, se revêtirent de leurs armes, et sortirent de la ville par la porte de l'Occident, pour marcher au devant des Sarrasins. Godefroy les conduisait ; le nouveau patriarche Arnould portait devant eux le bois de la vraie croix. Les femmes, les enfants, les malades, une partie du clergé, sous la conduite de l'ermite Pierre, restèrent à Jérusalem, visitant en procession les lieux saints, adressant jour et nuit des prières à Dieu, pour obtenir de sa miséricorde le dernier triomphe des soldats chrétiens et la destruction des ennemis de Jésus-Christ.

Cependant le comte de Toulouse et le duc de Normandie hésitaient à suivre les drapeaux de l'armée chrétienne ; Robert alléguait que son vœu était accompli. Raymond, qui avait été forcé de rendre au roi de Jérusalem la forteresse de David, ne voulait point servir la cause de Godefroy, et refusait de croire à l'approche des musulmans. Tous les deux ne cédèrent enfin qu'aux instances réitérées de leurs compagnons d'armes, et surtout aux prières du peuple fidèle.

Toute l'armée chrétienne réunie à Ramla laissa vers sa gauche les montagnes de la Judée, et s'avança jusqu'au

torrent de Sorrec qui se jette dans la mer à une heure et demie au sud d'Ibelim, aujourd'hui Ibna. Sur les bords de ce torrent, appelé *Soukrék* par les Arabes, se trouvait alors rassemblée une multitude immense de buffles, d'ânes, de mulets et de chameaux ; un si riche butin tenta d'abord l'avidité des soldats ; mais le sage Godefroy, qui ne voyait dans cette rencontre qu'un stratagème de l'ennemi, défendit à ses guerriers de quitter leurs rangs, « sous peine d'avoir le nez et les oreilles coupés. » Le patriarche ajouta à cette peine les menaces de la colère divine ; tous les pèlerins obéirent et respectèrent les troupeaux errant autour d'eux, comme s'ils en eussent été les gardiens.

Les croisés, qui avaient fait quelques prisonniers, apprirent d'eux que l'armée musulmane était campée dans la plaine d'Ascalon ; sur cet avis, les chrétiens passèrent la nuit sous les armes. Le lendemain matin (veille de l'Assomption), les hérauts annoncèrent qu'on allait combattre ; dès le lever du jour, les chefs et les soldats se réunirent sous leurs drapeaux ; le patriarche de Jérusalem, étendant la main, donna la bénédiction à l'armée ; il montra dans les rangs le bois de la vraie croix comme un gage assuré de la victoire. Bientôt le signal est donné, et tous les bataillons, impatients de vaincre, se mettent en marche. Plus les croisés s'approchaient de l'armée égyptienne, plus ils paraissaient pleins d'ardeur et d'espoir. « Nous ne redoutons pas plus nos ennemis, dit Raymond d'Agiles, que s'ils avaient été timides comme des cerfs, innocents comme des brebis. » Les tambours, les trompettes, les chants de guerre animaient leur enthousiasme. Ils allaient au devant du péril, dit Albert d'Aix, comme à un *joyeux festin*. L'émir de Ramla, qui suivait

l'armée chrétienne comme auxiliaire, ne pouvait assez admirer, si on en croit les historiens du temps, cette joie des soldats de la croix à l'approche d'un ennemi formidable ; il exprima sa surprise au roi de Jérusalem, et jura devant lui d'embrasser une religion qui donnait tant de bravoure et tant de force à ses défenseurs.

Les croisés descendirent enfin dans la plaine où brillaient les étendards et les pavillons des Sarrasins. La plaine d'Ascalon présente, vers l'orient, une étendue d'une lieue environ. De ce côté, elle est bornée par des élévations qui méritent à peine le nom de collines. C'est là que se trouve aujourd'hui le village arabe de *Machdal*, entouré de grands oliviers, de palmiers, de figuiers, de sycomores, de prairies, de champs d'orge et de blé. Vers le nord, la plaine se mêle à d'autres plaines, excepté au nord-ouest où se montrent des hauteurs sablonneuses ; au midi, le côté de la plaine le plus voisin de la mer aboutit à des collines de sable ; le reste du terrain, vers le côté méridional, est ouvert et se confond avec de profondes solitudes. C'est contre ces montagnes de sable qu'était adossée l'armée d'Égypte, semblable, dit Foulcher de Chartres, à un cerf qui porte en avant ses cornes rameuses. Cette armée avait déployé ses ailes pour envelopper les chrétiens. La ville s'élevait, à l'ouest, sur un plateau qui domine la mer ; des vaisseaux nombreux, chargés d'armes et de machines de guerre, couvraient la rade d'Ascalon.

Les deux armées se trouvant tout à coup en présence, furent l'une pour l'autre un spectacle imposant et terrible. Cependant les chrétiens ne furent point étonnés de la multitude de leurs ennemis ; les troupeaux qu'ils avaient

rencontrés sur les bords du Sorrec, attirés par le bruit des clairons et des trompettes, se rassemblèrent autour de leurs bataillons et suivirent tous leurs mouvements. Au bruit confus de ces animaux, à la poussière élevée sur leurs pas, on les aurait pris de loin pour des escadrons de cavalerie.

On avait persuadé aux soldats musulmans que les chrétiens n'oseraient pas même les attendre dans les murs de Jérusalem ; plus ils avaient montré jusque-là de confiance et de sécurité, plus ils furent remplis d'une soudaine terreur. En vain le vizir Afdal entreprit de relever leur courage ; tous ces guerriers crurent que des millions de croisés venaient d'arriver de l'Occident ; ils oublièrent leurs serments et leurs menaces, et ne se ressouvirent plus que de la fin tragique des musulmans immolés après la conquête d'Antioche et de Jérusalem.

Les croisés, sans perdre de temps, prirent leurs dernières dispositions pour le combat. Godefroy, avec deux mille cavaliers et trois mille fantassins, se porta vers Ascalon, pour empêcher une sortie de la garnison et des habitants pendant la bataille ; le comte de Toulouse, avec les guerriers provençaux, alla prendre son poste dans des vergers spacieux qui avoisinaient les murailles de la ville, et se plaça entre l'armée musulmane et la mer où flottaient les voiles des Égyptiens. Le reste des troupes chrétiennes, sous les ordres de Tancrède et des deux Robert, dirigea son attaque contre le centre et l'aile droite de l'armée ennemie. Les hommes de pied firent d'abord plusieurs décharges de leurs javelots ; en même temps la cavalerie doubla la marche et se précipita dans les rangs des infidèles. Les Éthiopiens, que les chroniqueurs appellent

Azoparts, supportèrent avec courage le premier choc des chrétiens ; combattant un genou en terre, ils commencèrent à lancer une nuée de flèches ; ils s'avancèrent ensuite au premier rang de l'armée, affectant de montrer leurs visages noirs, et poussant de féroces clameurs. Ces terribles Africains portaient des fléaux armés de boules de fer, avec lesquels ils battaient les boucliers et les cuirasses, et frappaient à la tête les chevaux des croisés ¹. Derrière eux accourait une foule d'autres guerriers armés de la lance, de la fronde, de l'arc et de l'épée : mais tant d'efforts réunis ne purent arrêter l'impétuosité des soldats de la croix. Tancrède, le duc de Normandie, le comte de Flandre, par des prodiges de valeur, renversèrent les premiers rangs de l'ennemi ; le duc Robert pénétra jusqu'à l'endroit où le vizir Afdal donnait ses ordres pour le combat, et s'empara du grand étendard des infidèles. A ce premier signal de leur défaite, le désordre se répandit parmi les Sarrasins consternés. Leur regard ne put supporter plus longtemps la présence des guerriers chrétiens, et le glaive tomba de leurs mains tremblantes ; toute l'armée musulmane abandonna le champ de bataille, et bientôt on ne vit plus que les tourbillons de poussière qui couvraient sa fuite.

Les bataillons musulmans qui fuyaient vers la mer rencontrèrent les guerriers de Raymond de Saint-Gilles.

(1) « Les infidèles, dit Baudri, avaient mis en avant une certaine nation qu'on appelle Éthiopiens ; ils combattaient avec l'arc et l'épée, un genou fixé à terre, et faisaient beaucoup de mal aux nôtres. Un bruit horrible de trompettes et de cymbales se fit entendre, ajoute Albert d'Aix ; c'étaient les *Azoparts*, hommes horribles et tout noirs ; ils frappaient les boucliers des chrétiens avec des boules de fer, et atteignaient quelquefois le front des chevaux. »

Plusieurs périrent par le glaive. La cavalerie chrétienne les poursuivit jusque dans les flots ; trois mille furent submergés en cherchant à gagner la flotte égyptienne qui s'était approchée du rivage.

Quelques-uns s'étant jetés dans les jardins et les vergers, et montant sur les arbres, se cachaient dans les branches et le feuillage des sycomores et des oliviers. Ils étaient poursuivis à coups de lance, percés à coups de flèche, et tombaient sur la terre, comme l'oiseau abattu par les traits du chasseur. Quelques corps musulmans voulurent se rallier pour un nouveau combat, mais Godefroy, à la tête de ses cavaliers, fond sur eux avec impétuosité, enfonce leurs rangs et dissipe leurs bataillons. C'est alors que le carnage fut horrible ; les Sarrasins, dans leur mortel effroi, jetaient bas leurs armes et se laissaient égorger sans se défendre ; leur foule consternée restait immobile sur le champ de bataille, et le glaive des chrétiens, pour employer ici le langage poétique d'une chronique contemporaine, les moissonnait comme les épis des sillons ou l'herbe touffue des prairies.

Ceux qui étaient loin de la mêlée s'enfuirent dans le désert, où la plupart périrent misérablement. Ceux qui étaient près d'Ascalon, cherchèrent un refuge dans ses murs, mais ils s'y précipitèrent en si grand nombre, qu'à la porte de la ville deux mille furent étouffés par la foule ou écrasés sous les pieds des chevaux. Au milieu de la déroute générale, Afdal fut sur le point de tomber entre les mains du vainqueur, et laissa son épée sur le champ de bataille ; les historiens rapportent qu'en contemplant du haut des tours d'Ascalon la destruction de son armée, il

ne put retenir ses larmes. Dans son désespoir, il maudit Jérusalem, la cause de tous ses maux, et blasphéma contre Mahomet, qu'il accusait d'avoir abandonné ses serviteurs et ses disciples. Bientôt, ne se croyant plus en sûreté dans cette ville, il s'embarqua sur la flotte venue d'Égypte ; vers le milieu de la journée, tous les vaisseaux égyptiens s'éloignèrent de la rive et gagnèrent la pleine mer. Dès lors, nul espoir de salut ne resta à l'armée dispersée de ces infidèles, qui devaient, disaient-ils, délivrer l'Orient, et dont la multitude était si grande, que, selon les expressions des vieux historiens, Dieu seul pouvait savoir leur nombre.

Cependant les croisés qui, par respect pour les ordres de leurs chefs et du patriarche, s'étaient jusque-là abstenus du pillage, s'emparèrent de tout ce que les Sarrasins avaient laissé dans leur camp. Comme ils n'avaient point apporté de vivres, ceux de l'armée ennemie servirent à apaiser leur faim. Au milieu du sable brûlant qui couvrait la plaine, ils trouvèrent avec joie des vases remplis d'eau, que les Sarrasins portaient à leur cou, et qui restaient parmi les dépouilles des morts. Le camp renfermait tant de richesses et des provisions en si grande quantité, qu'ils furent rassasiés jusqu'au dégoût du miel et des gâteaux de riz apportés d'Égypte, et que les derniers soldats de l'armée purent dire en cette circonstance, *l'abondance nous a rendus pauvres.*

Telle fut cette bataille dont la poésie s'est plu à célébrer les prodiges, et qui ne fut pour les chrétiens qu'une victoire facile, dans laquelle ils n'eurent besoin ni de leur bravoure accoutumée, ni du secours des visions miraculeuses. Dans cette journée la présence des légions célestes ne vint point animer les bataillons des croisés, et les martyrs saint Geor-

ges et Démétrius, ne furent point aperçus au milieu du combat. Les princes chrétiens qui avaient remporté cette victoire, en parlent avec une noble simplicité dans une lettre qu'ils écrivirent peu de temps après en Occident. « Tout nous favorisa, disent-ils, dans les préparatifs de la bataille ; les nuées nous dérobaient aux feux du soleil ; un vent frais tempérerait l'ardeur du midi. Les deux armées étant en présence, nous fléchîmes le genou et nous invoquâmes le Dieu qui seul donne la victoire ; le Seigneur exauça nos prières et nous remplit d'une telle ardeur, que ceux qui nous auraient vus courir à l'ennemi, nous eussent pris pour une troupe de cerfs qui vont apaiser leur soif dans une claire fontaine. » Les princes victorieux racontent ensuite la déroute des musulmans, dont la multitude fut vaincue au premier choc, et ne songea pas même à résister, comme si elle n'avait pas eu d'armes pour se défendre.

Les chrétiens durent reconnaître en cette rencontre que leurs nouveaux adversaires étaient beaucoup moins redoutables que les Turcs. L'armée égyptienne se trouvait composée de plusieurs nations divisées entre elles ; la plupart des troupes musulmanes, levées à la hâte, se montraient pour la première fois en présence du péril ; l'armée des croisés, au contraire, était éprouvée par plusieurs victoires ; leurs chefs déployèrent autant d'habileté que de bravoure ; la résolution hardie que prit Godefroy d'aller au devant de l'ennemi, releva la confiance de ses soldats, et suffit pour jeter le désordre et l'effroi parmi les Égyptiens¹. Si on en

(1) Les auteurs arabes semblent au contraire attribuer l'honneur du succès à Raymond de St-Gilles. On lit dans l'histoire arabe de Jérusalem et d'Hébron, qu'après le combat un poète musulman, pour faire sa cour

croit Guillaume de Tyr et le moine Robert, témoin oculaire, les chrétiens n'avaient pas vingt mille combattants, et l'armée musulmane comptait trois cent mille hommes sous ses drapeaux. Les vainqueurs auraient pu se rendre maîtres d'Ascalon, mais l'esprit de discorde qu'avait fait taire le danger, ne tarda pas à renaître parmi les chefs, et les empêcha de mettre à profit leur victoire. Après la déroute des Égyptiens, Raymond avait envoyé dans la place un chevalier chargé de sommer la garnison de se rendre ; il voulait arborer son drapeau sur la ville et retenir pour lui cette conquête. Godefroy en réclamait la possession, estimant qu'Ascalon devait faire partie du royaume de Jérusalem. Alors le comte de Toulouse, n'écoutant plus qu'une aveugle colère, partit avec ses troupes, après avoir conseillé aux habitants de la ville de ne point se rendre au duc de Lorraine, qui allait rester seul devant leurs remparts. Bientôt le plus grand nombre des croisés abandonnèrent les drapeaux de Godefroy, et lui-même fut obligé de s'éloigner, n'ayant pu obtenir qu'un tribut passager d'une ville où régnait la terreur des armes chrétiennes.

La querelle élevée entre Raymond et Godefroy devant Ascalon, se renouvela peu de jours après devant la ville d'Arsouf, située sur le bord de la mer, à douze milles au nord de Ramla. Le comte de Saint-Gilles, qui marchait le premier avec sa troupe, entreprit d'assiéger cette place : comme on lui opposa une vive résistance, il abandonna le

à Raymond, lui adressa cette louange : « Tu as vaincu par l'épée du » Messie. O Dieu ! quel homme que Saint-Gilles ! la terre n'avait pas vu » d'exemple d'une déroute semblable à celle d'Afdal. » Le vizir, ajoute l'auteur, fut si sensible à cet outrage, qu'il fit mourir le poète.

siège et continua sa marche, après avoir averti la garnison qu'elle n'avait rien à redouter des attaques du roi de Jérusalem. Peu de temps après, Godefroy étant venu assiéger la ville, trouva les Sarrasins déterminés à se défendre, et comme il apprit que leur résistance était le fruit des conseils de Raymond, il ne put retenir sa colère, et résolut de venger par les armes une si noire félonie. Il marchait les enseignes déployées contre le comte de Saint-Gilles, qui, de son côté, venait à sa rencontre et se préparait au combat, lorsque les deux Robert et Tancrède se jettent entre les deux rivaux et s'efforcent de les apaiser. Après de longs débats, le duc de Lorraine et Raymond, vaincus par les prières des autres chefs, s'embrassèrent en présence de leurs soldats, qui avaient partagé leur animosité. La réconciliation fut sincère de part et d'autre. Le pieux Godefroy, dit Albert d'Aix, exhortait ses compagnons à oublier la division qui venait d'éclater, et les conjurait, les larmes aux yeux, de se rappeler qu'ils avaient délivré ensemble le saint tombeau, qu'ils étaient tous frères en Jésus-Christ, et que la concorde leur était nécessaire pour défendre Jérusalem ¹.

Lorsque l'armée chrétienne s'approcha de la ville sainte, elle fit sonner toutes ses trompettes et déploya ses enseignes victorieuses². Une foule de pèlerins qui étaient venus au devant d'elle, remplissaient l'air de leurs chants d'allégresse : ces vives expressions de la joie se mêlaient aux

(1) Pour tous ces détails, nous suivons surtout Albert d'Aix, qui s'est le plus étendu sur cette partie de la croisade.

(2) Robert-le-Moine raconte avec enthousiasme l'entrée triomphante des chrétiens à Jérusalem, et parle surtout de *la suave et délectable harmonie des chants de triomphe* qui retentissaient dans les vallées et sur les montagnes.

cantiques des prêtres ; les échos, dit le moine Robert, répétaient les sons des instruments guerriers, les acclamations des chrétiens, et semblaient offrir une application de ces paroles d'Isaïe : « Les montagnes et les collines chanteront devant vous les louanges du Seigneur ¹. » Bientôt les croisés rentrèrent en triomphe dans la ville sainte. Le grand étendard du vizir et son épée furent suspendus aux colonnes de l'église du Saint-Sépulcre. Tous les pèlerins, rassemblés dans ces lieux mêmes que l'émir Afdal avait juré de détruire de fond en comble, rendirent au ciel des actions de grâces pour une victoire qui venait de couronner tous leurs exploits.

La bataille d'Ascalon fut la dernière de cette croisade ; libres enfin de leur vœu, après quatre ans de travaux et de périls, les princes croisés ne songèrent plus qu'à quitter Jérusalem, qui devait bientôt n'avoir pour sa défense que trois cents chevaliers, la sagesse de Godefroy, et l'épée de Tancrède, résolu de terminer ses jours en Asie. Quand ils eurent annoncé leur départ, tous les cœurs se remplirent de deuil et de tristesse ; ceux qui restaient en Orient embrassaient leurs compagnons les larmes aux yeux, et leur disaient : « N'oubliez jamais vos frères que vous laissez dans l'exil ; de retour en Europe, inspirez aux chrétiens le désir de visiter les saints lieux que nous avons délivrés et de célébrer le triomphe de la croix ; exhortez les guerriers à venir combattre avec nous les nations infidèles. » Les chevaliers et les barons, fondant en larmes, juraient de conserver un éternel souvenir des compagnons de leurs

(1) *Montes et colles cantabunt coram vobis laudem.* (Ibid.)

exploits, et d'intéresser la chrétienté au salut et à la gloire de Jérusalem.

Après ces touchants adieux, les uns s'embarquèrent sur la Méditerranée, les autres traversèrent la Syrie et l'Asie Mineure. Quand ils arrivèrent en Occident, les soldats et les chefs portaient des palmes dans leurs mains, et la multitude des fidèles accourait sur leur passage en répétant des cantiques. Leur retour fut regardé comme un miracle, comme une espèce de résurrection, et leur présence était partout un sujet d'édification et de saintes pensées. La plupart d'entre eux s'étaient ruinés dans la guerre sacrée ; mais ils rapportaient d'Orient de précieuses reliques, que leur piété mettait au-dessus des plus riches trésors. On ne pouvait se lasser d'entendre le récit de leurs travaux et de leurs exploits. Des larmes se mêlaient toutefois aux transports de l'admiration et de la joie lorsqu'ils parlaient de leurs nombreux compagnons que la mort avait moissonnés en Asie. Il n'était point de famille en effet qui n'eût à pleurer un défenseur de la croix, ou qui ne se glorifiât d'avoir un martyr dans le ciel.





Table des Matières.



PRÉFACE	9
I. — Portrait de Pierre l'Ermitte. — Sa prodigieuse influence sur les peuples. — Départ des premiers croisés	11
II. — Exploits des croisés sous les murs de Nicée.	26
III. — Une journée glorieuse pour les chefs de l'armée chrétienne.	41
IV. — Horrible détresse des chrétiens sous les murs d'Antioche	50
V. — Circonstances tragiques de la prise d'Antioche ; la nuit terrible	69
VI. — Souffrances des chrétiens en Palestine pendant la première croisade. — Valeur de Godefroy de Bouillon. — Péripiéties du siège de Jérusalem. — Prise de cette ville par les croisés	85
VII. — Une sortie des croisés à la rencontre des Musulmans. — Bataille d'Ascalon. — Triomphe des croisés. — Leur retour en Occident.	126

